
KEEPSAKE
publié
LA CHRONIQUE.
PARIS

Table

ɘ *10 Mars au plus tard*

ↃCIÉTÉ DES AMIS D'HONORÉ DE BALZAC

de l'Abbé Grégoire 75006 PARIS

. . . .

ƽE . . . .

. . . .

TÉLéphone . . . .

0 0 F tout compris

de places retenues . . . .

s personnes accompagnant notre Sociétaire :

. . . .

. . . .

ɩus participer à la visite guidée ? . . . .

ınt par chèque bancaire
l au C.C.P. 30 740 29 B La Source
e de la SOCIÉTÉ DES AMIS D'HONORÉ DE BALZAC
ʼe au présent coupon.

DATE ET SIGNATURE :

KEEPSAKE.

e 10 Mars au plus tard

OCIÉTÉ DES AMIS D'HONORÉ DE BALZAC

de l'Abbé Grégoire 75006 PARIS

. . . .

SE . . . .

. . . .

TÉLéphone . . . .

0 0 F tout compris

de places retenues . . . .

s personnes accompagnant notre Sociétaire :

. . . .

. . . .

ous participer à la visite guidée ? . . . .

nt par chèque bancaire
l au C.C.P. 30 740 29 B La Source
e de la SOCIÉTÉ DES AMIS D'HONORÉ DE BALZAC
e au présent coupon.

DATE ET SIGNATURE :

KEEPSAKE.



KEEPSAKE

DE

LA CHRONIQUE.

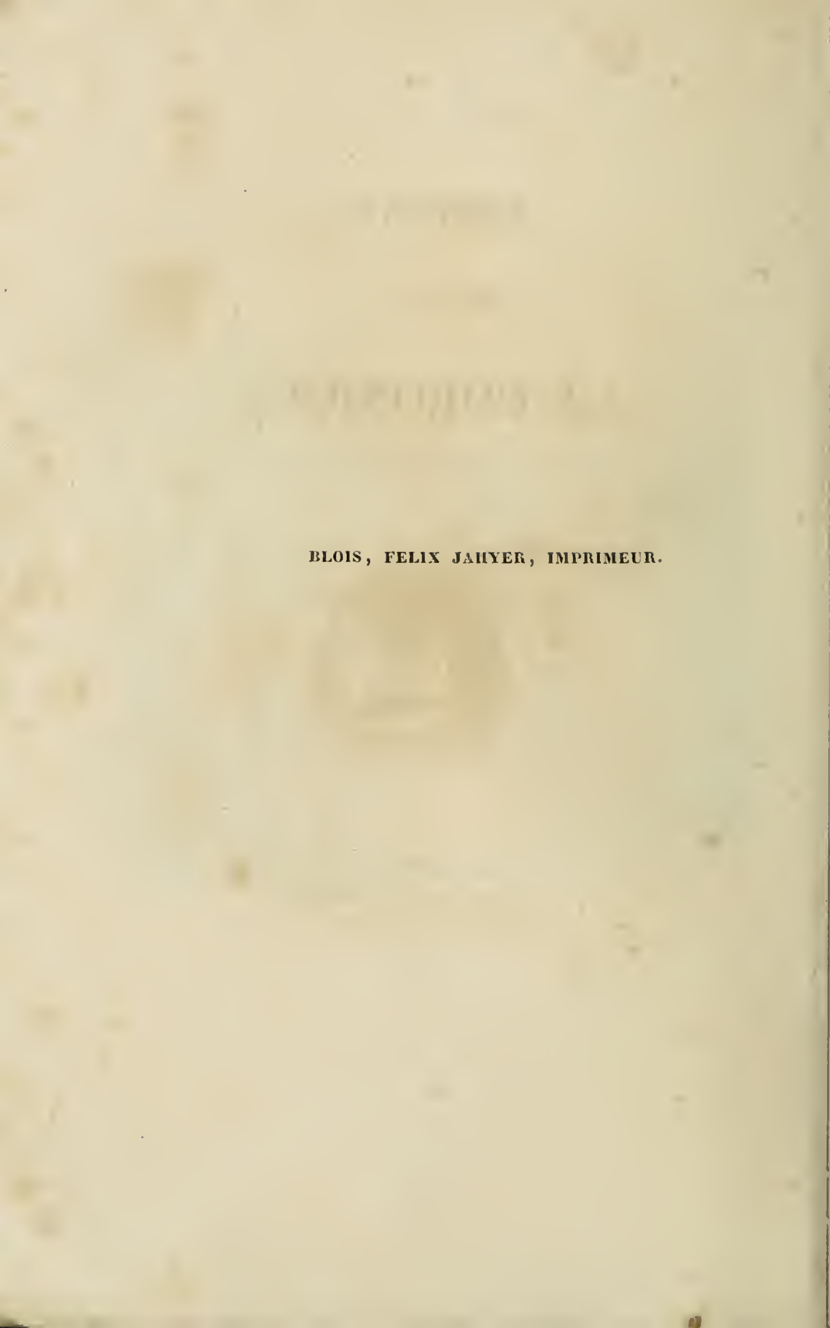


PARIS,

AU BUREAU DE LA CHRONIQUE,

RUE NEUVE-S.-AUGUSTIN, 37.

DÉCEMBRE.



BLOIS, FELIX JAHYER, IMPRIMEUR.



FIÉSOLE.

Fiésole est une des plus petites villes du monde, ce qui ne l'empêche certainement pas d'en être une des plus fières. Fiésole regarde Rome comme bien peu, Paris

comme pas grand chose, et Florence comme rien du tout.

En effet, qu'est-ce que Rome fondée 700 ans avant le Christ ? quest-ce que Paris qui n'était qu'une bourgade du temps de Julien ? qu'est-ce que Florence qui ne marque dans l'histoire du monde qu'au dixième siècle, près de Fiésole ?

Fiésole vit tomber Memphis et vit naître Athènes, Fiésole est une des douze grandes villes fondées par ce peuple mystérieux venu on ne sait d'où, et qu'on appelait les Étrusques; lesquels bâtissaient des tombeaux et pétrissaient des vases dont les peintures sont encore aujourd'hui des modèles de dessin; lorsque Cone, fille de Debutade, inventait la séiagraphie à Sicione, en traçant avec un crayon, sur le mur, la silhouette de son amant qui allait la quitter.

Aussi ouvrez l'histoire à ses plus vieilles pages :

Fiésole est là debout sur sa double colline, avec son acropolis et sa ville des esclaves, avec ses murailles cyclopéennes, contemporaines de celles de Troie, et qui indiquent encore aujourd'hui l'enceinte carrée qui l'enfermait avec ses statues augurales que l'on peut retrouver au musée des Offices; et ses soldats de pierre, gardiens armés des tombeaux, qui, par un rapprochement étrange, ornent aujourd'hui la cour de la maison de Michel-Ange Buonarotti.

Les Gaulois envahissent l'Italie et vont prendre le Capitole, ils passent auprès de Fiésole; voyez Polybe.

Annibal descend des Alpes et bat les Romains à Canne: il y avait un régiment de Fiésolins sous les ordres de Paul-Émile; voyez Silius Italicus.

Sylla confisque les terres des villes qui ont pris parti contre lui, et les divise entre les officiers des

vingt-trois légions romaines; Fiésole est au nombre des villes châtiées; voyez Saluste.

Aussi Fiésole, de mauvaise humeur, prend-elle parti pour Catilina contre Rome. Catilina en fait sa forteresse, y enfouit ses trésors et va se faire tuer dans une bataille à quelques lieues de là. Fiésole hérite de Catilina, qui, au contraire des conspirateurs modernes, avait beaucoup d'argent; elle cache le trésor rebelle. Rome fouille, mais Rome a beau fouiller, elle ne trouve pas tout; et la preuve, c'est que, en 1829, M. Mozzi, propriétaire d'une fort belle villa à Fiésole, rencontre, en creusant un trou dans une de ses fermes, cent livres de monnaie d'argent toutes antérieures à l'an 691 de Rome, date probable de la bataille où trépassa celui qui fit une si grande peur à Cicéron.

Malheureusement il y a ici une lacune dans l'histoire de Fiésole: tout ce qu'on sait, c'est que les ha-

bitants avaient sous Auguste droit de citoyens romains. Mais comme Auguste ferma un beau matin le temple de Janus, et que de deux ou trois siècles il n'y eut pas de guerres intérieures, Fiésole, qui brillait surtout par sa position militaire, située qu'elle est sur un des plus hauts pics des Apennins, se perdit dans toute cette grande histoire du monde qui vint se fondre dans l'histoire romaine.

Mais attendez : voici venir les barbares. Fiésole surgit de nouveau : c'est le quartier-général de Radaghise, roi des Goths. Stiticon vient le chercher dans son fort, l'attaque, le bat, le prend, et avec lui un si grand nombre de barbares, qu'il vend les prisonniers au poids aux Fiésolins et aux paysans des environs. Comme on le voit, les descendants des Étrusques ne faisaient pas de mauvaises affaires ; après avoir hérité de l'argent de Catilina, ils héritaient des hommes de Radaghise.

A Radaghise succède Vitigès, et à Stiticon, Bélisaire : Bélisaire comprend l'importance de la situation de Fiésole, et envoie deux de ses plus braves capitaines pour en faire le siége ; Fiésole tient six mois, puis se rend faute de vivres, mais à de telles conditions que sa reddition, dit l'histoire, lui fut plus avantageuse qu'une plus longue défense.

Malheureusement ces conditions ne furent pas tenues par Justin, un des deux capitaines envoyés par Bélisaire. Tant qu'il eût à craindre Totila, qui avait succédé à Radaghise et à Vitigès, il fit patte de velours avec les Fiésolins ; mais Totila battu, Justin fit démanteler toute la portion de la ville qui regardait Florence. C'est sans doute par cette brèche que la population fiésolane descendit comme un torrent et s'en vint s'établir aux bords de l'Arno, et forma ce peuple ingrat et méchant qui, au dire du Dante, « descendù jadis de Fiésole, tient encore de la montagne et du roc. »

Mais ce n'était pas le tout pour les Florentins que d'être descendus de Fiésole, ils résolurent un beau jour de remonter à leur nid. Malheureusement Fiésole se défiait de ses voisins de la plaine; du haut de sa montagne elle avait l'œil sur eux; elle avait rebâti tout doucement ses murailles, et se tenait en défense : ce fut ce dont les Florentins s'aperçurent un beau matin qu'ils voulurent prendre d'assaut Fiésole; ils furent frottés d'importance et ramenés battus au pied de leurs murailles.

Alors ils résolurent d'user de ruse : des ambassadeurs furent envoyés aux Fiésolins pour leur expliquer que tout cela était le résultat d'un malentendu, et qu'il ne fallait pas que deux bonnes voisines comme Florence et Fiésole, deux sœurs pour ainsi dire descendant de la même mère, se fâchassent pour quelques coups donnés et reçus. Fiésole répondit que ce n'était point elle qui avait été chercher querelle à Florence, que tant qu'on ne la tourmenterait pas elle

se tiendrait tranquille sur sa montagne, et que quant à en vouloir à Florence, elle n'avait pas un si mauvais caractère que de bouder les gens après les avoir battus.

Florence trouva le mot médiocrement spirituel, rit du bout des lèvres et tendit la main du bout des doigts. La trève n'en fut pas moins jurée des deux côtés sur les Évangiles, et en apparence du moins, les deux républiques parurent aussi d'accord que s'il ne s'était absolument rien passé entre elles.

Malheureusement pour les Fiésolins, cette trève cachait un piège ; à partir de ce moment, les Florentins leur firent une mine charmante, montèrent de temps en temps les visiter, comme cela se pratique en bons voisins, les invitèrent à descendre, les reçurent bien à Florence pour être bien reçus à leur tour à Fiésole ; puis, comme la fête de saint Romuald, patron de la république fiésolane, approchait, ils commencè-

rent à se répandre en éloges sur les mérites du bienheureux martyr, disant que leurs frères et alliés étaient bien favorisés du ciel d'avoir un si grand saint pour veiller sur eux.

Or, les Florentins flagornaient ainsi saint Romuald, qu'au fond du cœur ils regardaient comme bien au-dessous de saint Jean et même des Zanobbi, pour que les Fiésolins ne s'étonnassent pas de les voir venir en grand nombre le jour de la fête du bienheureux martyr ; car ils avaient fixé à ce jour la rupture de la trêve et la chute de Fiésole. Aussi, ce jour arrivé, on eut dit que la véritable fête était à Florence. Les cinq ou six routes par lesquelles on monte à Fiésole étaient couvertes de bourgeois, de marchands, de seigneurs ; seulement, bon nombre de soldats, vêtus comme eux, étaient mêlés avec eux. Les Fiésolins étaient au comble de la joie : jamais le jour anniversaire de la mort de leur premier évêque n'avait paru devoir être si dignement célébré.

Mais bientôt les choses changèrent de face : au moment ou la république fiésolane tout entière était à l'église, laquelle, à peine assez grande pour renfermer les fidèles indigènes, n'avait pu contenir les trois ou quatre mille Florentins qui étaient venus ; ceux-ci tirèrent tout doucement, les uns une épée, les autres une hache de dessous les robes longues qu'on portait à cette époque, puis tous ensemble se mirent à crier aux armes, les uns courant aux portes de la ville, dont ils se rendirent maîtres, les autres s'emparant des maisons des principaux citoyens, les autres enfin s'établissant dans les édifices publics. En un instant tout fut fini : les Fiésolins, jugeant la résistance inutile, se rendirent à discrétion ou s'enfuirent dans la campagne ; une vingtaine des principaux patriotes seulement coururent à la citadelle et s'y renfermèrent avec leurs femmes et leurs enfants; ils y trouvèrent deux cents soldats à peu près : c'était plus qu'il ne fallait dans la position inexpugnable où se trouvait l'acropolis pour braver Florence tout en-

tière. Ils résolurent donc de rester libres ou de mourir.

On a fort parlé du siège d'Agrigente, qui dura six ans, et du siège de Troie, qui en dura neuf; mais on n'a presque rien dit du siège de la citadelle de Fiésole, qui en dura cent quinze : c'est une grande injustice, et qu'il est bien temps de réparer.

Répétons-le donc, pendant cent quinze ans, c'est-à-dire pendant sept générations d'hommes, la citadelle de Fiésole résista à la république florentine tout entière, la défense se perpétuant avec la même opiniâtreté que l'attaque, les pères léguant aux enfants la haine qu'ils avaient eue pour les pères.

Au nombre des familles qui avaient soutenu cet incroyable siège étaient les familles Stozze, Pazzi et Guadagni, c'est-à-dire trois des plus importantes familles de la Toscane.

A partir de ce moment, Fiésole est englobée dans la fortune de Florence : elle grandit, tombe, se relève et retombe avec elle ; aujourd'hui c'est un grand clocher entre deux montagnes. La ville n'est plus même un village.

Cependant, tout le monde va voir Fiésole. Nous fîmes comme tout le monde.

On y monte par une excellente route qui vient d'être achevée il y a un an à peine. Racontons l'histoire de cette route, c'est ce qu'il y a de plus curieux à Fiésole.

Si l'on a lu avec attention ce que nous venons de dire de cette intéressante ville, on aura remarqué qu'elle était située au plus haut d'une montagne ; or, au temps de Porsenna, au temps des Gaulois, au temps d'Annibal, au temps de Catilina, c'est-à-dire au temps de sa plus haute splendeur, jamais il n'était

venu à Fiésole l'idée de désirer une route carrossable. Fiésole comprenait que lorsqu'on va se mettre comme un coq sur le bout d'un clocher, on ne peut venir à vous qu'avec une échelle.

A plus forte raison, comme on le comprend bien, quand Fiésole était devenue une pauvre petite république, elle n'avait point eu plus d'ambition que lorsqu'elle était une des douze grandes villes étrusques.

Or, Fiésole ayant fini par être un faubourg de Florence, personne ne s'occupait plus de Fiésole que pour aller voir ses murailles cyclopéennes, son reste d'amphitéâtre, deux ou trois bas-reliefs de Mino et la charmante petite chapelle de saint Amène, lorsqu'il passa par la tête de Fiésole qu'elle devait avoir ce qu'elle n'avait jamais eu, c'est-à-dire une route.

Tout est possible du moment que l'on a exécuté la route du Simplon et le Tunnel de Londres ; seulement

pour faire des miracles, il faut de l'argent : or, du trésor de Catilina il ne restait pas un quattreno, et d'après le devis fait par l'ingénieur, la route devait coûter quelque chose comme huit cent mille francs; or, attendu que tout devis doit être doublé, il s'agissait tout bonnement de trouver un million et demi pour arriver à un résultat satisfaisant.

Les Fiésolins firent leur compte, il leur manquait juste quinze cent mille francs.

Les fortes têtes se réunirent à l'hôtel-de-ville et entrèrent en délibération : on proposa une souscription. La souscription fut adoptée à l'unanimité. Au bout de dix-huit mois, la souscription avait produit cinq cents francs; en supposant qu'elle marchât toujours de ce train-là, ce qui n'était pas probable, attendu que rien ne se lasse de marcher comme une souscription, le chemin pouvait être fini dans quatre mille cinq cents ans.

D'autres que des Fiésolins eussent renoncé à leur projet. Mais quand on a soutenu un siége de cent quinze ans, on n'est pas un peuple ordinaire. Les Fiésolins n'en furent donc que plus entêtés à avoir une route, du moment où cette route devenait presque une impossibilité.

Le grand-duc Léopold entendit parler de l'ambition des Fiésolins. Le grand-duc est homme de progrès et d'industrie ; en conséquence, il pense qu'une route est toujours une bonne chose, même quand cette route conduit à Fiésole.

Un matin, il fit venir le podestat. Car Fiésole n'avait pas de route, mais Fiésole avait un podestat, ce qui ne la consolait point de n'avoir pas de route, quoiqu'il y ait beaucoup plus de villes qui ont une route, qu'il n'y a de villes qui ont un podestat.

Le grand-duc Léopold fit donc venir le podestat,

et après l'avoir regardé avec ce sourire bienveillant et spirituel qui n'appartient qu'à lui :

— Eh bien ! monsieur le podestat, lui dit-il, vos administrés désirent donc une route ?

— S'ils la désirent, monseigneur, s'écria le podestat, c'est-à-dire qu'ils sèchent sur pied de n'avoir pas de route : c'est-à-dire que si dans trois ans il n'y a pas de route, dans six ans il n'y a plus de Fiésole.

— Diable ! ce serait dommage, dit le grand-duc, Fiésole est une bonne petite ville que j'aime de tout mon cœur, et dont le clocher fait à merveille entre ses deux montagnes, sans compter qu'il a servi de modèle à Arnolfo di Lopo pour faire le Bargello et le Palais-Vieux.

— Eh bien, oui, monseigneur, reprit le podestat, mais personne ne vient voir le clocher de Fiésole, parce qu'il n'y a pas de route.

— Combien coûterait une route ? demanda le duc.

— Oh mon Dieu ! presque rien, monseigneur.

— Mais encore ?

— Une bagatelle.

— Enfin ?

— Un million et demi.

— Et vous avez déjà ?

— Nous avons cinq cents francs, monseigneur.

Donc, il ne vous faut plus que quatorze cent quatre-vingt-dix-neuf mille cinq cents francs pour faire votre route.

— Il ne nous faut plus que cela, monseigneur.

— C'est bien, je m'en charge.

— Vous nous donnerez cette somme, monseigneur ?

— Je ne dis pas cela.

— Pardon ; mais que dit donc votre altesse ?

— Vous demandez une route, n'est-ce pas ?

— Nous la demandons à genoux.

— Et quand vous aurez une route, vous serez contents.

— C'est-à-dire que nous serons les gens les plus heureux de la terre.

— Eh bien, vous aurez une route, voilà ce que je dis.

— Oh monseigneur! Comment, nous pouvons espérer...

— Annoncez-la positivement au conseil municipal.

— De la part de votre altesse?

— De ma part.

Le podestat prit son chapeau et partit tout courant; en arrivant sur la place de Fiésole, il tomba comme le Grec de Marathon, en criant : Nous aurons une route.

Au mot de route, tout le monde accourut.

— Mes amis, dit le podestat tout haletant, une route, oui, une route; une route qui nous tombe du ciel, c'est-à-dire du palais Pitti. Le grand-duc nous donne une route, vive le grand duc!

On n'avait pas compris un mot de tout ce qu'avait

dit le podestat : on n'en répéta pas moins : Vive le grand-duc. C'est un cri facile en Toscane, car il part du plus profond du cœur.

Enfin, tout s'expliqua. Le grand-duc avait promis une route, et quoique personne ne sût comment il tiendrait sa promesse, chacun fut dès-lors aussi certain d'avoir sa route que s'il la tenait déjà dans sa poche.

Heureux les souverains que l'on croit sur leur simple promesse, il y en a tant qu'on ne croit pas sur leurs écrits.

Cependant la certitude ne modéra point l'impatience ; on attendit les yeux tournés sur Florence, chacun demandant, comme la femme de la Barbe-Bleue : Ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ?

Pendant toute la journée, on ne vit que les caschines qui verdoyaient et l'Arno qui poudroyait.

Le lendemain, on vit paraître un gendarme porteur d'une dépêche.

Le gendarme entra chez le podestat.

Le podestat convoqua la municipalité.

Il n'y avait plus de doute, le grand-duc venait d'accomplir sa promesse.

C'était cela même, et voici comment.

Quand Fiésole était république, elle avait, comme toute république, le droit de faire des patriciens.

Le grand-duc lui rendait ce droit en déclarant que les patriciens de Fiésole jouiraient des mêmes droits que les nobles toscans.

Un conseil nommé par le grand-duc serait chargé d'examiner les titres de ceux à qui on accorderait des lettres de noblesse.

Tout ennobli devrait payer pour frais de chancellerie, *une somme de mille francs.*

Cette somme de mille francs serait intégralement versée dans la caisse de la commune de Fiésole.

Vous comprenez, maintenant.

Dès le lendemain, les postulants se présentèrent.

Dès le surlendemain, le conseil entra en fonctions.

Huit jours après, on commença la route.

Trois ans après, elle était achevée.

On ferait trois routes comme celle de Fiésole avec les demandes qui sont à cette heure dans les cartons de la chancellerie.

La route achevée, le grand-duc l'inaugura en montant à Fiésole dans un carrosse à six chevaux.

En arrivant sur la place, le grand-duc se pencha à l'oreille de son chambellan.

— Voilà, dit-il, la première route à la vapeur qui ait été faite en Toscane.

On comprendra toute la finesse du mot, lorsqu'on saura, que *orgoglio* et *vapore* sont synonimes en langue florentine.

Je vous avais déjà dit que le grand-duc Léopold était un des meilleurs princes de la terre ; ne trouvez-vous pas aussi maintenant qu'il en est un des plus spirituels ?

ALEXANDRE DUMAS.







L'ANGE DÉCHU.

Je suis l'ange déchu, que le maître des mondes,
Vient de précipiter dans vos gouffres immondes;
Avant ce jour maudit j'étais un Séraphin,
Et m'enivrais au ciel dans des hymnes sans fin.

Alors ma harpe blanche avec sa voix bénie,
Se mêlait triomphante à ces flots d'harmonie;
Je voyais Dieu couché sur un lit de rayons,
Suivant de l'infini les vagues tourbillons;
Et toujours au milieu des célestes armées,
J'abandonnais mon vol aux brises parfumées,
Laissant flotter ma robe et mon écharpe d'or
Dans ces champs de lumière où jamais l'œil ne dort.

J'étais par nul touché, matériel profane
N'avait encor souillé ma forme diaphane,
Et déjà le Seigneur sur les trônes du ciel
M'avait assis plus haut que l'archange Ariel.

— Mais hélas! Jéhovah, de mon siège de flamme,
Naguères m'a jeté sur cette terre infâme,
Où j'avais un moment près d'une vierge en pleurs
Écouté des soupirs et dormi sous des fleurs.

Depuis mon triste exil, dans vos hideux mélanges,
J'ai bien souvent pleuré mes divines phalanges ;
Mais hier, j'ai trouvé des femmes à l'écart,
Qui m'ont fait tressaillir sous leur divin regard ;
Femmes au front rêveur, tendres sœurs exilées,
Venant charmer aussi les terrestres vallées.

Oh ! près d'elles souvent, je veux sylphe amoureux,
Essayer si la terre a quelques jours heureux.
Déjà plus d'un baiser s'est éteint sur mon aile
Et m'a fait oublier la justice éternelle ;
Car au trône où j'étais il n'est rien de plus beau
Que d'un regard aimé l'humide et doux flambeau,
Et lorsque le Seigneur dans Eden créa l'Eve,
Il voulait que du ciel l'homme eût parfois un rêve.

O compagnes d'exil, quand vous prierez le soir,
Ne dites pas à Dieu qu'un ange vient s'asseoir

Près de vous, et qu'il aime encore mieux vos haleines,
Que les voûtes du ciel, de parfums toujours pleines ;
Oh non ! car dans la nuit, l'Archange aux bras de fer,
D'entre vos bras crispés me prendrait pour l'enfer !

ALMIRE GANDONNIÈRE.





L'EMPEREUR ALEXANDRE.

Toi qui semblais aimer dans ce moment suprême
Les Français plus encor qu'ils ne t'aimaient toi-même ;
Lorsque j'étais enfant, je fendais pour te voir
La foule, quand passaient les plumets de crin noir.

Ton ame pense encor à ta double patrie
Et protège d'en haut la France et la Russie :
Va ! je t'honore ici, sans crainte ni remords,
Car la tombe est chez nous un autel pour les morts.

Antoni Deschamps.





LA RUINE DES EMPIRES.

> Ainsi tout change, ainsi tout passe,
> Ainsi nous-mêmes nous passons.
>
> LAMARTINE. — *Le lac*

Je veux, du faîte de mon trône,
Je veux, s'écriait Babylone,
Avec mon sceptre et ma couronne,
Tout dominer par mes grandeurs ;

Pourtant on ne sait plus rien d'elle.
A son œuvre toujours fidèle,
Le temps la vit et, d'un coup d'aile,
Effaça toutes ses splendeurs.

Ninive! Ecbatane! Palmyre!
Sur vos débris que l'on admire
Le voyageur passe et soupire ;
Thèbes, aïeule des cités,
Thèbes, aussi la ville immense,
Le sable sur ton sein s'élance,
L'oubli t'assiège et le silence
Occupe tes murs dévastés.

O Tyr ! dans tes salles d'albâtre,
Le front paré, d'un pas folâtre
On voyait courir et s'ébattre
Jeunes filles au teint vermeil :

Leurs corps aux couches odorantes
Ne se livraient que quand, mourantes,
Les hautes lampes transparentes
Pâlissaient aux feux du soleil.

Oui, Tyr, tes filles étaient belles;
Tu vieillis et mourus comme elles.
De tes puissantes citadelles
Que reste-t-il? un souvenir!
Ainsi que la fleur qui succombe,
Ainsi que l'aigle ou la colombe,
Le cèdre, ce roi des monts, tombe,
Lui qui ne croyait pas finir!

En vain, ô villes magnifiques!
Le jour renaît; sous vos portiques
On n'entend plus les saints cantiques,
Dans vos cirques les gais concerts.

L'astre des nuits seul vous visite,
Dans vos murs le lézard s'abrite
Et le chacal sauvage habite
Vos palais muets et déserts.

Dieu, tenant d'un regard immense
Le monde entier sous sa puissance,
Voit comme des jeux de l'enfance
Surgir les orgueilleux palais ;
Il prend en pitié leur structure,
Ou sur leur frêle architecture
Il souffle, et dans la nuit obscure
Les ensevelit à jamais !

Où sont ces géants et ces braves ?
Où sont tous ces troupeaux d'esclaves
Qui, courbés baisant leurs entraves,
Adoraient à genoux Memphis ?

Où sont-ils ? Memphis expirante
A vu la brise dévorante
Mêler un jour leur cendre errante
Avec la cendre de ses fils.

Soyez dans l'ombre où la lumière,
Dieu confondra votre poussière :
Il joint dans leur couche dernière
Le puissant et l'homme sans nom,
Et le ver, cherchant sa pâture,
Sans distinguer la pourriture,
Va seul troubler leur sépulture,
Sur les os traçant un sillon.

Carthage disait : Mers profondes,
Mes grands vaisseaux, rois de vos ondes,
M'apportent le tribut des mondes,
De mes ports je commande aux flots ;

Et les flots ont rongé sa plage,
Les flots dévorent son rivage;
Leur linceul recouvre Carthage,
Carthage la reine des eaux!

Rome, avec ses puissants athlètes,
Étendait partout ses conquêtes,
Et les rois vaincus dans ses fêtes
Traînaient les chars triomphateurs;
Pour tes jeux, cité souveraine,
Leurs fronts, dans la sanglante arène,
Sans bandeaux, se couvraient, ô haine!
Du casque des gladiateurs.

Rien! plus rien.... en vain la pensée
Se retrace fier colysée
Ton immense voûte brisée,
Car le lierre étreint ses vieux murs;

Et seul, troublant ton grand silence,
D'un pas craintif, d'un front qui pense,
Le fils de l'étranger s'avance
Le long de tes arceaux obscurs.

Entre toutes, Rome la belle,
Se disait la ville éternelle;
Mais sous sa couronne immortelle
Vieux un jour, son front a faibli.
Quoi! déjà ton éclat expire,
O Rome, vers qui tout aspire!
Et tu n'es plus qu'un pâle empire
Qu'ensevelit le triste oubli.

Tes fiers enfants, si noble race,
Trouvaient dans leur guerrière audace
Que la terre avait peu d'espace....
L a pas mesure leur cercueil !

L'esclave, sentant l'équilibre,
Foule les os du peuple libre;
Le temps les a blanchis : le Tibre
Sur eux jette un long cri de deuil.

Tout ici-bas ainsi tout passe,
Ainsi tout grandit et s'efface;
L'homme à peine laisse une trace
De ses pas dans ce dur vallon !
Et les races vont à la tombe
Ainsi que la fleur qui succombe,
Ou comme la feuille qui tombe
Sous le souffle de l'aquilon.

CHARLES REGNARD.





COMME A L'ARBRE EST LA FLEUR.

BLUETTE.

Votre nom qui me touche
Plus qu'un saint nom de sœur
Est toujours à ma bouche,
Comme à l'arbre est la fleur.

La terre aime l'aurore ,
La souffrance la croix ,
L'écho l'appel sonore
Et ma voix votre voix.

❂

Le sol veut la pervenche ,
Le nuage les cieux ,
Le soir l'étoile blanche ,
Mes yeux noirs vos yeux bleus.

❂

La pente entraîne l'onde ,
La brise la senteur ,
L'espérance le monde
Et votre cœur mon cœur.

❂

L'aigle cherche l'espace
Et l'abeille le miel ,

Je cherche votre trace
Comme on cherche le ciel.



Il faut aux cassollettes
Un encens parfumé ;
A mes lèvres muettes
Votre souffle enflammé.



Pour l'ange est l'auréole,
Pour l'enfant l'avenir :
Pour moi votre parole ,
Source de souvenir.



Votre image céleste
N'a jamais de tombeau :
Dans mon ame elle reste,
Comme en un clair ruisseau.

Votre nom qui me touche
Plus qu'un saint nom de sœur,
Est toujours à ma bouche
Comme à l'arbre est la fleur.

EUGÈNE DE LANLAY.

27 Juillet.





TON AME.

C'est ton ame surtout, ton ame que j'adore,
Le charme plus durable et plus divin encore

Que le charme enivrant qu'exhale ta beauté ;
Ton ame, aux yeux mortels, invisible couronne,
Feu céleste et sacré dont la clarté rayonne
D'amour et d'immortalité.

Ton ame, sans la voir, je ressens sa présence,
Ainsi que par instinct l'aveugle de naissance
Ressent et ne voit pas la lumière du jour ;
De même qu'exilés sur de lointains rivages,
Les oiseaux voyageurs pressentent sur nos plages
Les roses qui sont de retour.

Ton ame, c'est la voix qui me résonne en songe,
Dans ces demi-sommeils où le matin nous plonge,
Où du terrestre exil franchissant les déserts,
L'esprit plus libre entend de vagues harmonies,
Ineffables accords aux grâces infinies,
Echos des éternels concerts.

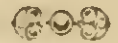
Ton ame, pour mon ame, est une douce chose;
C'est un rayon du ciel, c'est un parfum de rose,
C'est un souris d'enfant, c'est l'encens du saint lieu;
D'une mère à son fils c'est la tendre parole,
Des célestes élus c'est la vaste auréole,
Reflet de la face de Dieu.

Ton ame est pour mon ame ainsi qu'un vert rivage,
Ainsi qu'un frais zéphir, ainsi qu'un froid breuvage,
Dans le milieu du jour aux chaleurs de l'été;
Ton ame est pour mon ame une molle caresse,
Un humide baiser, une céleste ivresse,
Une divine volupté.

Ton ame, c'est le ciel qui se mire dans l'onde
De mon ame, lac pur, à l'eau calme et profonde;
Le ciel est-il voilé par un nuage obscur?
Soudain des flots du lac s'assombrit la lumière:

Le ciel se revêt-il de sa splendeur première,
Le lac est un miroir d'azur.

Au fond de ton regard quand ton ame étincelle,
Soudain je sens le feu que mon ame recèle
Dans mes veines brûler, courir par tout mon corps;
Bientôt dans tout mon être a passé ton délire,
Une lyre qui chante ainsi d'une autre lyre
Soudain réveille les accords.



Ton ame par la mienne est toujours devinée,
Vers la tienne mon ame est sans cesse tournée,
Ainsi que vers le nord se dirige l'aimant,
Ton ame, pour mon ame, est une joie immense
Qui ne finit jamais et toujours recommence;
Du ciel c'est un pressentiment.

Dans un accord parfait deux voix qui sont unies,
Ne forment qu'un seul chant et ne sont qu'harmonies ;
Nos deux ames ainsi s'accordent sans retour,
Confondent tous leurs feux en une seule flamme,
Ne sont plus à jamais qu'une seule et même ame,
Ainsi qu'un seul et même amour.

Mais l'amour ici-bas avec le temps s'altère,
Eh bien ! quand nous aurons épuisé sur la terre
Tout ce que cet amour a de félicité ;
Nos ames, resserrant le nœud qui les rassemble,
Prendront un même essort, et voleront ensemble,
Vers les cieux et l'éternité.

JOSEPH JOZEAU.







UNE JEUNE FILLE A SA MÈRE.

Oh ! s'il est des sentiers au chemin de la vie
Où l'ame en doux pensers s'épanouit ravie,
Comme aux besoins du jour s'épanouit la fleur,
Dans ce vallon d'épreuve, il en est, ô ma mère,
Où pour nous l'existence est ténébreuse, amère,
Où le cœur naufragé s'abîme en sa douleur.

Cet enfant, fraîche rose au parfum d'innocence,
Qui s'éveillait, joyeux, à son adolescence,
Ton fils, ton dernier né, ce frère que j'aimais,
Que j'aimais de l'amour de la sœur la plus tendre,
Je ne pourrai donc plus ni le voir, ni l'entendre,
Oh ! ne plus le revoir, ne l'entendre jamais !

Jamais ! oh ! mot fatal, inexorable idée,
Qui tombe comme un poids sur mon ame obsédée,
Emprisonne mon front en un cercle de fer,
Qui déchire mon cœur, comme une lame ardente,
Ce cri du désespoir que la muse du Dante
Inscrivit au fronton de son terrible enfer !...

Jamais ! mais où m'égare une aveugle souffrance ?
La foi, baume du ciel, m'apporte l'espérance !
A sa sœur pour toujours il n'a point dit adieu !
Nous le retrouverons un jour dans l'autre monde !

Enlevé chaste encore à notre fange immonde,
C'est un ange de plus près du trône de Dieu !

Il est là plus heureux que nous sur cette terre,
Que nous qui demandons une eau qui désaltère,
Une douce oasis au désert d'ici-bas,
Que nous qui, ballottés de mirage en mirage,
Arriverons peut-être au suprême naufrage,
Sans avoir rencontré ce que cherchent nos pas !

EDOUARD D'ANGLEMONT.







LES LACHES.



L'ÉPITHÈTE ignoble de lâche s'applique généralement à ceux-là qui, une fois, ont refusé de jouer leur vie sur le terrain du duel ; flétris à-jamais par cette insultante dénomination, ils demeurent

pour le reste de leur existence, dans une sorte de bagne moral, privés de la vie de l'homme d'honneur que la société leur dénie. Il n'entre jamais en ligne de compte si le champ-clos, par eux refusé, leur a été offert par quelque spadassin émérite, par un de ces coupe-jarrets, académiciens de duels, croupiers de batailles cachées, jouant à coup sûr avec une épée exercée. Il n'entre jamais en ligne de compte si leur organisation physique ou morale est faible, si timides ou mal assurés, si encore dans le fond du cœur ils portent quelqu'un de ces sentiments religieux, qui leur défend de hasarder leur vie, ce beau présent que le Créateur fait une fois et qu'il ne renouvelle jamais. Il leur est bien moins demandé s'ils sentent leur vie précieuse à qui ne vit que de leur existence, s'ils ont en eux le pressentiment d'un génie encore inconnu et que leur avenir tient caché sous son aîle, et s'ils venaient dire, le corps tremblant, les joues pâles et le front rouge : Mais notre père, vieux et aveugle, n'a que nous pour bâton de che-

min ; ou bien : Notre mère, après avoir pleuré sur six enfants, nous garde septième pour recevoir ses dernières paroles ; ils entendraient cette rude réponse : Vous êtes un bon fils , soit ; mais vous êtes un lâche.

L'homme donc qui a refusé un duel n'est plus un homme, c'est un lâche ; la société l'interdit et tous le méprisent ; loisible à chacun d'insulter sa femme ou sa fille, de jeter de la boue sur la porte de sa maison ; s'il veut venger cette fois sa femme, sa fille et l'ignominie collée au seuil de sa demeure, on le fera se souvenir qu'un homme qui a refusé un duel n'a plus ni épée, ni pistolet pour personne ; il apprendra que le lâche ne peut même plus avoir les sentiments de la brute, qu'il n'est plus pour lui ni femme, ni enfants, ni asile, car il ne peut plus les défendre, et la société les a déclarés hors de la loi commune. Ainsi pourchassé, honni, retranché des liens sociaux qui lient les autres hommes, le lâche

devient un malheureux paria que chacun foule aux pieds; c'est une médaille de faux argent au coin effacé, une de ces viles pièces de monnaie mal imitée que les marchands clouent sur leur comptoir. Le lâche est tout cela ; mais n'est-il de lâches que ceux qui n'osent pas se battre, et qui souvent, malgré cette faiblesse, peut-être indépendante de leur volonté, portent un cœur bon et honnête, une ame aimante, ont des amis qu'ils obligent en secret, des pauvres qu'ils secourent, des affligés qu'ils consolent, des périls qu'ils bravent sans ostentation ? Oh ! non, il est d'autres lâches que la société ne flétrit pas assez, ou pour parler plus vrai, qu'elle ne flétrit même pas du tout; il est d'autres lâches, que vous rencontrez heureux et fiers par les salons du monde, recherchés et choyés, dorés de louanges et parfumés de caresses. Ces gens-là sont nommés méchants, spirituels, roués, bavards de chroniques scandaleuses, étourdis, et sont mal nommés, car ce sont des lâches, et nous allons les nomenclaturer.

Celui-là d'abord est un lâche, qui s'attache, chenille impure, à la réputation des femmes, et se venge souvent de leur mépris sur leur honneur; celui-là qui, chien altéré, suit la piste d'un homme aimé, pour perdre la maîtresse que cet homme adore; celui-là encore qui va le premier racontant la faute d'une jeune femme, jusque-là ignorée de tous, qui se fait vendeur de sa réputation, qui la déchire sans pitié pour avoir quelque chose à raconter le soir, et ne s'embarrasse pas, dans sa cruelle insouciance, si cette jeune femme est plus malheureuse que coupable, ne s'inquiète pas quels ont été ses combats, ses souffrances, ses angoisses, et combien il lui a fallu de vertus pour arriver à succomber enfin. Tous ceux-là sont des lâches, parce qu'ils sont sans pitié envers qui ne peut se défendre et reste les mains jointes, les yeux baissés et les lèvres pâles, attendant la dernière blessure.

Nous dirons aussi lâche celui qui vole ou essaie de

voler une maîtresse à son ami, car une maîtresse est un secret du cœur qu'un ami reçoit comme un prêtre une confession.

Nous nommerons également de ce nom de lâche celui qui, se cachant, et sous l'apparence de l'intérêt, arrive à toutes les oreilles et se glisse à la porte de tous les cœurs pour ternir la réputation d'un homme qui le précède partout où il va, prévient un chacun sans rien affirmer, mais sous la forme du doute; ne dit point le mal précisément, mais déplore la fatalité qui rend obscures les actions de l'homme qu'il immole : ainsi nous nommerons celui-ci lâche surtout, car, en présence de tous, il a l'air d'être l'ami de son ennemi, car il lui tend la main, car il lui fait bon accueil, le loue à côté des pièges qu'il lui prépare et cherche à se mettre dans son intimité pour lui voler les armes dont il doit le tuer.

Un lâche est celui qui fait un mensonge pour rejeter sa faute sur autrui.

Un lâche est celui qui n'ose pas dire une vérité dangereuse pour sauver un innocent.

Un lâche donne ses deux bras au plus fort pour vaincre le plus faible.

Un lâche rit des pleurs d'une femme et grossit sa colère pour l'épouvanter.

Un lâche bat une femme.

Maintenant de quel nom appeler le riche qui, rencontrant en son chemin un rival heureux, mais pauvre, vient lui tourner à crime sa pauvreté et lui prêter les infamies qu'elle peut laisser supposer dans une ame basse; de quel nom le nommer, si ce riche, calomniateur infâme, accuse son rival pauvre tout bas et de manière à ce qu'il soit difficile à celui-ci de se justifier, même quand il apprendrait les accusations dont il est l'objet; de quel nom le nommer, si, découvrant une maîtresse riche à son pauvre anta-

goniste, il se glisse, doux et patelain, près d'elle, lui parle des peines de la vie, de la méchanceté, de l'ingratitude et de l'indélicatesse des hommes, et finit par lui dire, presque en pleurant : Pauvre jeune femme, l'homme que vous aimez ne vous aime pas ; si vous le connaissiez comme je le connais ! c'est un mauvais sujet, un dissipateur ; c'est votre fortune qu'il convoite, c'est votre argent que sollicite chacune de ses caresses, car il est pauvre, paresseux, avide et sans honneur. Eh bien ! il faut nommer deux fois lâche, un homme capable d'une telle action ; il faut le nommer lâche, parce qu'il abuse, lui riche, de la pauvreté de son ennemi ; il faut enfin le nommer lâche parce qu'il a posé un soufflet sur un homme endormi.

Il faut aussi nommer lâche celui qui éveille l'amour d'une femme et le déserte quand il en a joui.

Il faut nommer lâche, qui dit à une femme : Je

vous aime d'amour, et n'a pas de cœur pour elle dans sa poitrine.

Il faut nommer lâche celui qui n'a point réservé un poignard pour se débarrasser d'un soupçon injuste qu'il ne peut détruire.

Il faut nommer lâche celui qui n'irait point aux bagnes pour sauver l'honneur d'une femme.

Il faut nommer lâche celui qui accable un homme d'un bienfait insolent.

Il faut nommer lâche celui qui nie l'accusation qu'il a portée.

Il faut nommer lâche le jeune homme qui insulte un vieillard.

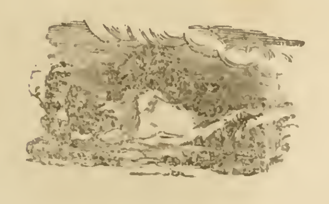
Comme aussi le vieillard qui insulte un jeune homme.

Il faut regarder comme un lâche l'homme qui reçoit d'une femme un amour sans estime.

Enfin, il existe encore bien d'autres lâches, mais ceux-là sont les principaux ; ceux-là, nous les méprisons et sommes pour eux sans pitié, parce qu'ils sont lâches par calcul, par réflexion, pour servir leurs passions ou leurs intérêts ; nous les méprisons, parce que leur lâcheté est hideuse comme ces plaies sans nom, rongeuses et mortelles, que l'homme porte cachées et qu'il communique dans un baiser de Judas; nous les méprisons, parce qu'ils font trophée des existences douces qu'ils ont détruites, des cœurs qu'ils ont brisés et des calomnies qu'ils ont fait applaudir; en un mot, nous les méprisons, parce qu'un sang lâche bat dans leur lâche cœur. Tandis que nous plaignons du fond de notre ame celui qu'un duel refusé a jeté parmi les lâches, que nous lui cherchons des excuses et que nous voudrions, s'il en a semblables à celles que nous avons indiquées en

commençant ces quelques lignes, être son ami et lui dire : Viens, viens dans notre maison, assieds-toi à notre feu, prends ta place à notre table ; je te sais bon, mais faible ; ta femme sera notre sœur, ta fille notre nièce ; viens sans crainte, tu es mon hôte, aime-moi de toute l'amitié dont Dieu a rempli ton cœur, et tu seras notre frère, et notre épée sera ton épée, et nous te referons un honneur avec le nôtre.

C^e H. de Viescastel.





LA TERRE.

Je te maudis du sein des ondes
Terre au prestige suborneur,
Dont les entrailles si fécondes
N'ont pas un germe de bonheur;
Le sort, à ta tête éphémère,

Semble nous jeter triomphants,
Mais bientôt sur la gerbe amère
Chacun de nous crie : ô ma mère !
Tu ne peux nourrir tes enfans !

GABRIELLE d'ALTHENHEYM.





LA POÉSIE.

Quand on peut échapper aux tourmens de la vie,
Au souci du présent, au soin de l'avenir,
Des poétiques cieux, quand notre ame ravie
N'est point trop brusquement contrainte à revenir,

Du haut de nos faubourgs, quand l'émeute accourue,
De ses cris menaçants ne trouble point la rue;
Quand seule, on peut le soir, goûter près du foyer
Ce pouvoir que le ciel nous donna d'oublier;
Il est doux de laisser vers les choses passées
S'envoler librement nos errantes pensées;
D'épier dans ces chants des âges entendus,
Ces grands secrets de l'art par nos âges perdus,
Et d'explorer long-temps quelque plage choisie
Que baigne à larges flots l'antique poésie.

AMABLE TASTU.





SUR LA MORT D'UNE JEUNE FEMME.

Qui jamais aurait dit, excepté Dieu lui seul,
Que cette jeune femme avec sa robe blanche,
S'inclinant à l'autel d'où le bonheur s'épanche,
Aurait, après un an, son voile pour linceul.

Le cercueil, voilà donc où toute chose tombe,
C'est l'éternelle loi que rien ne peut changer,
Fiancée à la mort, son bouquet d'oranger,
Est encore assez frais pour mettre sur sa tombe.

Dieu parfois laisse errer sur le bord du chemin,
Un ange radieux que l'on croit une femme,
Mais il manque là-haut, et quand Dieu le réclame,
On a pu bien souvent que lui tendre la main.

Oui, vous pouvez pleurer, ô douce et tendre mère,
Car il ne reste plus de cet ange si beau
Que les regrets de l'ame, en pensant au tombeau,
Que sa prière au ciel et vos pleurs sur la terre.

Jamais ame plus pure et regard plus divin,
N'avaient de l'avenir donné plus beau présage ;

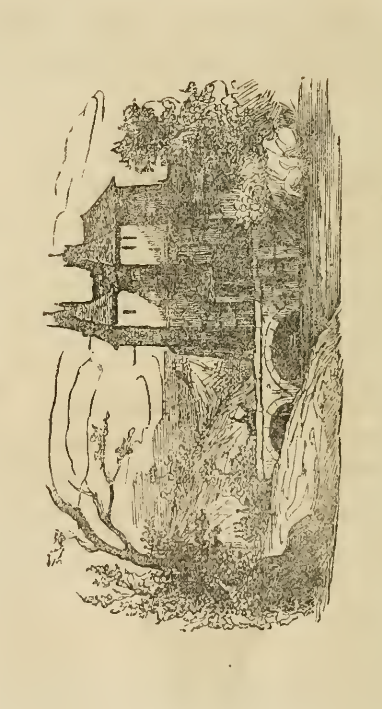
On entrevoyait l'ame en voyant le visage ,
Comme on entrevoit Dieu derrière un ciel serein.

Oui , vous pouvez pleurer , près de la couche vide ,
Le bel ange du ciel a repris son essor ,
Morte à l'âge où la femme a tous ses rêves d'or
Et ne voit que des fleurs sur notre terre aride.

C'est ainsi... le cercueil , un an après l'autel ,
C'est parmi les fronts purs que Dieu choisit ses anges ;
Il faut de saintes voix pour le chœur des Archanges ,
Il faut de douces fleurs pour les jardins du ciel.

Alex. Dumas , fils.









LE ROSSIGNOL ET LA ROSE.

J'adore la reine des fleurs
Que, chaque nuit, le ciel arrose;
Ravis de ses belles couleurs
Les poètes chantent la rose.

Qu'elle est aimable le matin
Avec sa robe de satin !
Ne repousse point mon hommage,
O ! chaste reine, écoute-moi :
Je puis t'aimer, je suis le roi,
Le roi des chantres du bocage !



Pour elle je languis d'amour,
Ma voix, qu'on dit mélodieuse,
Quand dans l'ombre s'enfuit le jour,
Charme la nuit silencieuse.
Je suis jaloux même du vent
Qui te balance mollement.
Ne repousse point mon hommage,
O ! chaste reine, écoute-moi :
Je puis t'aimer, je suis le roi,
Le roi des chantres du bocage !

Le papillon m'est odieux ;
Je hais la diligente abeille
Qui boit un miel délicieux,
En baisant ta bouche vermeille.
Amants volages et trompeurs,
Ils courtisent toutes les fleurs.
Ne repousse point mon hommage
O ! chaste reine, écoute-moi,
Je puis t'aimer, je suis le roi,
Le roi des chantres du bocage !



La vierge qui veut se parer,
La mêle avec sa chevelure,
L'œil ne sait s'il doit admirer
La jeune fille ou la parure.
Toujours le poète a chanté
La rose unie à la beauté.

Ne repousse point mon hommage,
O ! chaste reine, écoute-moi :
Je puis t'aimer, je suis le roi,
Le roi des chantres du bocage !



Le jour passe vite, et le soir
Voit s'incliner, pâle et flétrie,
Cette fleur naguère l'espoir
Et l'ornement de la prairie.
Crains la main brutale du temps,
Aime et jouis de ton printemps.
Ne repousse point mon hommage !
O ! chaste reine, écoute-moi :
Je puis t'aimer, je suis le roi,
Le roi des chantres du bocage !

JULES DE LAMARQUE.



LA JEUNE FOLLE.

Souvenir du 8 Mai 1842.

Que j'aime la campagne où je suis si tranquille !
O vous qui me plaignez, vous le voyez, je ris.
Hélas! enseignez-moi le chemin de la ville,
Je veux retourner à Paris.

Qu'a fait la pauvre enfant pour qu'on pleure sur elle ?
Quel malheur à venir me présagent vos pleurs ?
Rien n'est changé pourtant : J'ai seize ans, je suis belle...
Mais je ne vois plus là mes fleurs.



Qui donc m'a pris mes fleurs ? Ah ! c'est le vent, sans doute,
Vent maudit ! ce matin, que ne l'ai-je prévu !
Que dites-vous tout bas ? Parlez, je vous écoute...
Si vous saviez ce que j'ai vu !...



O Dieu ! la belle nuit et les belles étoiles !
Comme la Seine est calme, et comme l'air est doux !
Ce vêtement me gêne... Arrachez-moi ces voiles...
Je veux me baigner avec vous...

Je leur ai dit : J'ai soif. — Ils ne m'ont point connue ;
Nul ne m'a répondu ; je ne sais pas pourquoi.
Je sens le froid glisser sur mon épaule nue...
O vous, ayez pitié de moi !



Jadis, quand j'habitais la maison de ma mère,
Ma mère me donnait des robes de satin.
J'étais si jeune alors..., j'avais un petit frère...
Comme on vieillit en un matin !...



Si je ne souffrais pas, si j'avais ma mémoire ;
Ou si vous me laissiez un moment respirer,
Je vous dirais, enfants ; — mais qui voudrait y croire ?
Un conte à vous faire pleurer.

Ah ! l'on fera demain de grandes funérailles !
J'irai les voir passer... Y serez-vous aussi ?...
D'où viens-tu ? m'ont-ils dit. Je reviens de Versailles.
J'ai voulu m'arrêter ici.

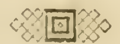


J'ai voulu voir Versailles et sa fête royale.
Pendant que vous pleurez, on y danse aux flambeaux.
Que je voudrais danser... O fête ! ô nuit fatale !
Combien vont s'ouvrir de tombeaux !



Que je voudrais danser, comme ces jeunes filles,
Qui, sur le gazon vert, folâtraient aujourd'hui !...
J'entends encore la valse et je vois les quadrilles...
Hélas ! que ne suis-je avec lui...

Avec lui !... Je ne sais, enfants, mais il me semble
Que du fleuve, ce soir, nous regardions les bords ;
Qu'à mes côtés assis, nous revenions ensemble...
Mes frères, priez pour les morts !...



Vous dont le cœur espère en ce monde fragile,
Hâtez-vous de jouir de tous ses biens présents ;
Car Dieu compte nos jours et l'homme est fait d'argile...
J'en ai vu mourir à seize ans.



Allons ! tout nous promet une belle journée.
Que faire dans Paris quand renaît le printemps ?
Viens, n'est-ce pas demain notre jour d'hyménée ?....
Demain ! il ne sera plus temps !

Oh ! si vous m'aviez vue avec ma robe blanche,
Et ma mantille noire et mes deux bracelets ;
Avec mon collier d'or, mon collier du dimanche,
Et ma couronne de bleuets !....



Que de fois il m'a dit, dans notre court voyage,
Que ses yeux me trouvaient plus belle chaque jour ;
Que chaque jour, plus tendre, il m'aimait davantage.
Et moi, je crois à son amour...



Qui me délivrera du feu qui me dévore ?
Sauvez, sauvez ma mère, et sauvez mon amant !
Oui, de ce que j'ai vu je me souviens encore...
C'était un spectacle charmant !...

J'ai vu l'enfer s'ouvrir comme un cratère en flammes.
Soudain, un voile ardent sur eux s'est étendu...
Ils m'appelaient... J'ai vu des enfants et des femmes....
Mais je n'ai plus rien entendu...



Ce que je vous dis là ne peut être qu'un rêve...
Quoi ? n'entendez-vous pas ces cris sur le chemin ?
Voyez! voyez encor la flamme qui s'élève...
Qui donc me saisit par la main.



Quelle épaisse fumée avec leurs cris s'envole ?
Je reverrai ma mère... Il reviendra ce soir.
Quand je pense à ma peur, je ris comme une folle...
Mon Dieu! que je voudrais m'asseoir !

Que j'aime la campagne où je suis si tranquille !
O vous qui me plaignez, vous le voyez, je ris...
Hélas! enseignez-moi le chemin de la ville.
    Je veux retourner à Paris.

Jules Ferrand.





AU PRINCE

ELIM METSCHERSKI.

L'étranger est envoyé des dieux.
ANDRÉ CHÉNIER.

Au pôle nord voyez.... l'étoile blanchissante ;
Au nord l'aimant ; au nord l'hermine éblouissante ;
Attrait, douceur, éclat !.... Or, il nous arriva
Sur les bords de la Seine un fils de la Newa,

Un barde dont la voix chante avec assurance
Des vers harmonieux dans la langue de France.
Il est par son nom même à la gloire enhardi,
Son œil jette un éclair des rayons du midi,
Et l'on voit sur son front la tristesse secrète
Dont le ciel a marqué chaque front de poète.

Que nous demande-t-il ce voyageur? nos chants;
Sa harpe a des accords plus doux et plus touchants;
Nos mœurs? il les connaît; notre délicatesse?
Versaille aurait vanté sa noble politesse.
On écoute.... celui qui vient interroger.
Le poète chez nous n'est jamais étranger.
Il vient, ambassadeur des confins de l'Asie,
Pour conclure un traité d'art et de poésie.
Il médite, pensif, dans son kiosk élégant,
Près d'une pipe turque et d'un yatagan.
Près de sa coupe il fume un brûlant aromate,
Il a du Turc, du Franc, et n'a rien du Sarmate.
Aux heures du sommeil son double flambeau luit;
Comme un astre rêveur il se lève la nuit!

Jeune barde, salut ; au feu des mêmes flammes
Nous avons allumé nos pensers et nos ames,
Et l'encens de nos vers et de nos calumets
Comme nous se confond ensemble, et pour jamais.

Le comte JULES DE RESSÉGUIER.







LA PAQUERETTE.

Marguerite gentille
    Sur qui brille,
Un matin seulement,
La goutte de rosée
    Irisée,
Ainsi qu'un diamant,

Ma pauvre paquerette
Si coquette,
Penchant sur le sillon
Ta corolle et ta tige,
Où voltige
Un gentil papillon.



Sais-tu, pauvre petite
Marguerite,
Quel sort te fait le ciel,
Avant que ta corbeille
A l'abeille
Ait donné tout son miel.



Avant que le jour passe
Et s'efface
Sous le souffle du soir,

Que le soleil s'endorme
    Et déforme
Son front au couchant noir.



Avant cette heure vague,
    Où la vague
Chante son hymne à Dieu :
Avant l'heure de voile
    Où l'étoile
Argente le ciel bleu.



Avant que tu te fanes,
    Des profanes
Par ici passeront ;
Foulant, d'un pas alerte,
    L'herbe verte,
Où tu caches ton front.

Tu n'es pas assez belle,
    Fleur nouvelle,
Et ta feuille croît mal
Sur la robe de soie
    Qui se noie
Dans la vapeur du bal.



Mais on te peut, fleur blanche,
    Un dimanche,
Cueillir aux champs troublés,
Pour quelque jeune fille
    Dont l'œil brille,
Et qui fuit dans les blés;



Où tu verras peut-être
    Apparaître,
Là bas, près du buisson,

Une vieille glaneuse,
Moissonneuse,
Qui cherche sa moisson.



Qui, pour faire sa gerbe,
Fauche l'herbe
Sur un terrain froissé.
Hélas, sa faux qui passe,
Fleur efface,
Tout ce qu'on a laissé.



Peut-être une fillette,
Inquiète
De son amant, viendra,
Disant: mon ame doute,
Mais j'écoute
Ce que la fleur dira.

Car ton seul privilége,
Fleur de neige,
C'est de dire à l'amant
Si l'amant est sincère,
Et doit faire
Sa joie ou son tourment.



Eh bien, fleur amoureuse,
Quand peureuse,
Et riant à la fois,
Elle t'aura fait dire
Et redire
L'avenir sur ses doigts;



Dis encore oui, les feuilles
Que tu cueilles
Promettent: mais son cœur

Effleurera ton ame
    Pauvre femme,
Ainsi que toi , ma fleur.



Il faut que toute chose,
    Fille ou rose,
Soit flétrie à son tour.
A l'une c'est la feuille
    Que l'on cueille,
A l'autre c'est l'amour.



Puis enfin la mort sombre
    Vient dans l'ombre,
Le soir ou le matin,
Cueillant partout les ames
    Et les femmes,
Et les fleurs de satin.

Théodore Deschères.





LE

VIEUX PATRE,

LÉGENDE DES MONTAGNES D'ÉCOSSE, IMITÉE DE JAMES HOGG, BERGER D'ETTRICK.

C'était le 13 février 1823, par un jour froid et nébuleux: la neige couvrait la colline à une profondeur de plusieurs pieds, et sa surface était unie, brillante et ferme comme un miroir, lorsqu'un des ri-

ches fermiers, propriétaire de vastes domaines dans le comté de Peebles, s'achemina, son bâton ferré à la main, vers une de ses bergeries des montagnes pour voir ce que devenaient ses troupeaux et le vieux berger. Un dégel partiel avait mis à découvert, çà et là, quelques portions des pâturages qui apparaissaient, au front de la blanche colline, comme autant de taches d'un vert sombre. Les moutons, à demi affamés, y cherchaient leur maigre pitance, tandis que, du côté abrité des grands vents qui avaient soufflé l'autre semaine, les creux et les flancs des montagnes étaient comblés et ensevelis sous d'immenses monceaux de neige; de sorte qu'aux yeux du fermier les hauteurs et les vallons semblaient avoir changé de place. Un brouillard épais et blanchâtre, se confondant avec les pâles teintes des cîmes, s'étendait sur tous les objets, et l'œil s'efforçait en vain de découvrir le point où finissait la terre, où commençait le ciel. Il n'y avait pas d'horizon; aucun rayon de soleil ne perçait ce terne et impénétrable voile.

Sur un des sommets déserts, et alors presque inaccessibles, le vieux berger et sa femme étaient assis au coin de leur foyer, dans la chaumière enfumée qui s'ébranlait sous l'effort du vent.

« Il y a tantôt cinquante ans que je pais les brebis sur la montagne, Jeannette, dit le vieillard, et je ne crois pas avoir jamais vu la face du pays si triste. Pas plus tard qu'aujourd'hui, comme je menais mes bêtes par le défilé de Clengh, j'ai fait un pas de trop, et j'ai enfoncé jusqu'aux oreilles. Que la paix soit avec nous, me suis-je dit, et que le Seigneur nous ait en aide! car s'il prenait fantaisie à ma vieille de regarder du haut de la colline, elle ne verrait tant seulement de son pauvre homme que le bonnet. Ah! Jeannette! Jeannette! j'ai peur que les choses n'aillent de mal en pis! »

— « Bast! ce n'est qu'un nuage de vieillesse qui passe sur tes yeux, mon pauvre André. Il y a trente-

sept ans, lors de notre mariage, la neige tomba plus épaisse, et demeura plus long-temps sur terre. C'était là une désolation! les corps des brebis mortes faisaient comme des digues dans les ruisseaux. Et as-tu donc oublié la grande tempête, il y a dix-neuf ans? quand l'eau descendait de la montagne comme une mer, courant et hurlant en vue de la plaine, ni plus ni moins qu'une bande de loups en vue du troupeau. Je crois y être encore. C'était la nuit, et tu dormais d'un bon somme, car tu t'étais fatigué à ressembler tes moutons et à les faire rentrer de peur de l'orage. Mais moi, je veillais, et mon cœur se serrait à m'étouffer à mesure que j'entendais le tonnerre, les eaux et le vent se débattre ensemble. Notre porte craquait, gémissait, comme aurait pu le faire une créature humaine, si bien qu'il me vint en tête qu'une pauvre ame était là dehors, demandant du secours; et quoiqu'il n'y eût chair et os qui pussent tenir ensemble par un pareil temps, je me levai toute tremblante, décidée à ouvrir quand c'eût été

le diable, ou la vieille sorcière de Dumfries, revenant du sabbat avec une légion de lutins. Et qui pouvait-ce être que la pauvre folle d'en-bas, la fiancée de Bob Dodds, Marie l'Espérance, comme on l'appelle? et comment elle était venue là par une telle nuit, c'est ce que ni elle, ni toi, ni moi, n'avons jamais pu expliquer. M'est avis que les *bonnes dames* * qui prennent soin des simples d'esprit, l'avaient portée sur leurs mains jusqu'en haut de la montagne, vu que sa robe n'était pas trop mouillée, non plus que les fripperies et les oripeaux dont elle a coutume de s'affubler pour son jour de noce qu'elle attend toujours, la pauvre ame! et qui ne vient jamais. »

Ici la femme d'André s'arrêta pour reprendre haleine, et donner au berger le loisir de faire ses remarques; mais contre son ordinaire, il n'était pas c

* En Ecosse, on nomme ainsi les fées.

humeur de parler. Il rapprocha les tisons, étendit ses pieds vers l'âtre, et se disposa à écouter la suite du récit.

« C'étaient choses bien effrayantes que cette nuit si noire, cet ouragan si terrible, et cette fille si folle, qui courait ainsi le pays par un temps où nous n'aurions pas laissé dehors le plus mauvais de nos chiens. Quand le feu l'eût un peu ranimée, elle se mit à danser en frappant des mains et en criant: « Voilà Rob Dodds qui vient! le voilà, mon chéri! » De quoi je ne m'émerveillai point, sachant bien que c'était son refrain habituel en souci ou en joie. Mais elle passa tout-à-coup son bras sous le mien, et me tira vers la porte; et quoi que je fisse, il me fallut céder, car ces fous ont des poignets de fer, et de la raisonner, il n'y avait pas moyen. Quand nous fûmes dehors, elle marcha à grands pas, m'entraînant toujours après elle. Enfin, elle s'arrêta tout au bord du plateau de la montagne. On en entendait monter d'en

bas comme un grand bruit d'eaux mugissantes, de cris, de clameurs mêlés. On voyait courir des lumières. Marie se pencha à mon oreille : « C'est Rob Dodds qui vient, avec le tonnerre, avec la rivière.... Cherche ta maison, à présent, Tam Linton !... Cherche ta maison ! » Et elle recommença à danser sur le bord du précipice. J'avais le sang figé dans les veines, car à travers la chanson de la folle et les éclats de sa voix, il me semblait que je distinguais par moment des cris, au secours ! au secours ! toutes les lumières s'éteignirent, on ne vit plus rien, on n'entendit plus que le roulement des grandes eaux. »

— « Oui ; et le lendemain la ferme d'en-bas et une partie du village avaient disparu, et la vallée était comme une mer après le naufrage, couverte de cadavres ; » dit le berger. « Oh ! c'était un temps de rétribution et de vengeance. Mais j'ai peur que nous n'en soyons pas quittes, Jeannette, et que le Seigneur n'ait encore en réserve des trésors de colère,

comme dit le saint livre. Vois-tu, femme; quand la religion d'un pays se pourrit au cœur, il n'y a plus de consciences nettes, et Dieu commence par châtier les petits, pour avertir les grands et leur donner le temps de s'amender. Qu'est-ce qui a été frappé d'abord? nos moutons et nos vaches; puis, deux ans plus tard, les tisserands en laine, qui viennent après, comme de juste; puis les marchands; puis c'est tombé sur les fermiers; et voilà qu'enfin arrive le tour des bergers, qui sont les premiers, les plus considérables, et comme qui dirait la noblesse d'un pays de pâturages. Ah! tu n'as que faire de rire et de gausser, Jeannette, c'est vrai. Les bergers sont les meilleurs, les premiers depuis Abel, et ce n'est pas d'hier. Mais nous voilà en train de descendre, et ça ira vite! Qui se soucie des brebis à présent? qui s'inquiète seulement si elles sont mortes ou en vie? Notre maître, par exemple, j'ai vu le temps où, par de grands vents comme ceux-ci, il n'aurait pas laissé passer trois jours sans venir visiter le troupeau; mais

cet hiver nous n'avons point vu sa face une seule fois. Il a oublié sans doute qu'il y avait dans ce désert le vieux berger et ses moutons. Que Dieu nous soit en aide, Jeannette ! l'homme ou son ombre a passé devant la fenêtre ! »

Et comme, dans le doute, dame Jeannette s'affairait autour du foyer, attisait le feu, essuyait la chaise avec son tablier, le loquet de la porte se leva, et le fermier parut.

— « Approchez donc, maître, approchez du feu ! chose long-temps attendue vient à point. »

— « Comment vous va, Jeannette, et vous, André ? sains et saufs, à ce que je vois. C'est pitié que vous n'ayez pas pris votre parti de quitter ce monde avant cet ouragan. »

— « Eh ! bon Dieu, pourquoi cela, maître ? »

— « Parce que si vous vous mettiez en tête de partir à présent, il ne serait pas au pouvoir de l'homme de vous enterrer comme des chrétiens. Nous serions obligés de vous loger tant bien que mal sous la neige, à côté de vos choux. »

— « Ah, maître, que venez-vous dire à de vieilles gens ? et comment osez-vous tenter la Providence et parler de la sorte dans ces temps gros de jugements ? Ne voyez-vous donc pas que c'est l'orgueil de vous autres, jeunes fermiers, qui attire toutes ces misères sur le pays ? Vous avez bâti de belles maisons à la place des bonnes et grasses métairies de vos pères ; vous avez planté des treilles et des parterres ; vous avez semé l'argent comme la poussière dorée du chemin ; vous avez bu du vin, du punch ; vous avez ri, chanté, parlé de choses profanes et impies, comme s'il n'y avait pas là-haut d'oreilles pour entendre, d'yeux pour voir, de main pour frapper. J'ai peur que le temps n'approche où le vieil André, avec ses

chausses rapiécées, ses souliers ferrés, son large bonnet en guise de chapeau, sa boisson d'eau claire pour punch, sa cueiller de corne et sa tasse de lait chaud, au lieu de ces gouttelettes de thé qui coûtent si cher, où le vieil André et ses pareils pourraient prendre le haut du pavé, et le tenir plus long-temps que ceux qui font les fiers. »

— « Fi donc, André, dit Jeannette ; à quoi songes-tu, de parler ainsi au fils de notre vieux maître, à notre maître d'aujourd'hui?.... Il faut avoir patience avec lui, ajouta-t-elle en se tournant vers le fermier : depuis cinquante ans qu'il vit sur la montagne, il n'en fait qu'à sa tête, et ne jase qu'à son caprice. »

— « Laissez-le dire, reprit le fermier : le viell André a toujours eu son franc-parler avec mon père, et je veux qu'il l'ait avec moi. D'ailleurs, vous autres bergers, n'êtes-vous pas indépendants par nature? Vous ne relevez que de Dieu sur vos montagnes ; vous

êtes rois de vos troupeaux, et, tranquillement assis sur les hauteurs, vous prenez en pitié les gens de la plaine. Pour moi, je crois que j'échangerais de bon cœur mon lot pour le vôtre, André ; et au train dont vont les choses, il n'est pas dit que nos fermes ne soient, avant peu, à d'autres occupants. »

— « Et que ce ne soit à notre tour de faire les seigneurs dans les belles grandes maisons que vous nous avez bâties, reprit le berger, de monter à cheval, de chasser le renard, de boire toute la nuit, de chanter tout le jour. M'est avis que nous y serions un peu empruntés d'abord ; mais avec le temps on s'y ferait. Sérieusement parlant, maître, j'espère ne pas vivre assez pour voir cela, ne fût-ce que pour l'amour de ceux qui m'ont fait gagner mon pain ; et pourtant, pareille chose est déjà arrivée. Il y a cent quarante ans, toutes les fermes du pays changèrent de maître ; il pleuvait des étrangers : il en venait de Galles, du Sud, du Nord, et de tous les points du compas.

Il y avait une bande de Mac-Grégors et de Mac-Dougals, qui passaient pour de grands voleurs, et qui s'abbattirent sur le Yarrow, comme une nuée de corneilles sur un champ nouvellement ensemencé ; mais ils n'y prospérèrent point : on ne les aimait pas. Devers ce temps, les Cunningham commencèrent aussi à étendre leurs aîles. Et, sans remonter si loin, moi qui vous parle, j'en ai vu s'élever et descendre plus que je n'en pourrais compter sur mes doigts. Mon propre grand-père, qui était fils d'un gros fermier, se loua à Thomas Linthon comme berger, quand vint la débâcle ; et alors les Lintons avaient toutes les fermes de la forêt d'Ettrick, et encore une partie de celles du comté. Thomas allait au marché et à l'église avec un laquais derrière lui ; et quand il mourut, le révérend lui fit en rimes une belle *épigraphe,* et quoique je l'aie épelée plus de cent fois dans le cimetière de Sainte-Madeleine, où elle doit être encore, je ne saurais la réciter ; mais elle disait que le défunt était l'œil de l'aveugle, le pied du boiteux ;

de fait, c'était un brave homme. Et dire qu'au jour d'aujourd'hui, il n'y en a pas un du nom qui soit plus que garçon de ferme. Le dernier qui ait tenu la tête haute était Tom Linton ; c'était un bouffi d'orgueil, qui était gâté au cœur ; et il avait beau faire et mépriser le pauvre monde, il était sapé par la racine : et ses biens le quittaient, comme les branches se détachent d'un tronc pourri. Puis le ciel s'en mêla ; le vent emporta le tolt d'une bergerie ; le tonnerre tomba dans son bois ; la grande tourbière se mit en marche, un jour, et descendit sur ses prés (chose qui ne s'était jamais vue !) ; et quand il ne lui resta plus qu'une maison, le ruisseau l'emporta en une nuit, la nuit du déluge, comme on l'appelait.... »

— « La nuit, notre moulin fut balayé par les grandes eaux, interrompit le fermier, comme je l'ai souvent ouï conter à mon père ; car j'étais alors absent du pays. Le ruisseau charriait, dit-on, tant de corps

morts, que son lit s'emplit et que son cours changea. »

— « Le ruisseau en voulait surtout à Tam Linton, reprit le vieux berger ; et ce n'était pas étonnant, car il y avait une malédiction sur la tête de l'homme ; tout allait de travers pour lui, et son pain tournait en cendres dans sa bouche, depuis la disparition de Rob Dodds. »

— « Et qui était Rob Dodds ? je ne me le rappelle pas. »

— « Non ; vous étiez trop jeune ou trop loin dans ce temps-là ; mais votre père se le rappelait bien. Il nous envoya tous, garçons de ferme et bergers, à la recherche du corps pendant plusieurs jours. Je ne l'oublierai jamais, quand je devrais vivre cent ans. Il se passa bien des nuits et bien des mois avant que je pusse m'en remettre, et retrouver le repos dans

mon lit. Robb Dodds était un beau jeune garçon, le fils unique d'un brave homme, et il était pâtre chez Tam Linton de Birkhill. Cette famille commençait déjà à descendre ; car, de mille à douze cents moutons qu'ils avaient eus sur la montagne, il ne leur en restait qu'une centaine ; au lieu de dix bergers, ils n'en avaient plus qu'un, Rob, qui suffisait à garder le troupeau ; mais on disait qu'il menait dure vie, que son maître était un brutal, et que sans la fermière qui lui voulait du bien, il n'y aurait pas tenu une heure. Or, il arriva que la femme de Tam prit un jour fantaisie de passer les hauteurs de Birkhill et Tweedsmuir, pour aller voir sa sœur ou sa mère ; et comme de ce côté il y a des gorges profondes, sauvages et rudes à traverser, elle dit à Rob de venir avec elle jusqu'au trou de Donald Cleugh. C'était en plein hiver, si j'ai bonne mémoire ; et quand ils partirent, la matinée était calme, froide, et la neige menaçait. Ils marchèrent, devisant et causant, et ne trouvant point le temps long. Si bien que lorsqu'ils

furent sur la montagne, la neige commençait à tomber, et la maîtresse de Rob voulait qu'il s'en retournât. Mais non; il fit encore moitié du chemin avec elle, et ne la quitta qu'en vue des eaux du Fruid. Il prit pour revenir le sentier le plus à pic, car la jeunesse est, sans comparaison, de même que la chèvre qui se plaît aux pentes les plus raides; et comme il descendait à l'ouest de Loch-Skene, il rencontra Jemmy Laidlaw, qui est devenu un gros fermier depuis; mais qui alors était pâtre tout comme Rob Dodds. Jemmy rassemblait ses brebis, car le ciel se faisait de plus en plus noir, et la terre de plus en plus blanche; et il dit à Dodds de prendre bien garde, et lui demanda s'il était certain de retrouver sa route dans le tourbillon qui s'élevait. Rob n'en fit que rire, et dit qu'il était aussi sûr d'aller droit à la ferme, que de trouver sa bouche quand il avait faim. « A la bonne heure, répliqua Jemmy, mais souviens-toi d'appuyer à gauche; car j'en ai connu de plus fins que toi qui se sont perdus dans les gorges de droite par le brouil-

lard. » — « Il faudra bien que je tire à droite, reprit Dodds, car le maître m'a commandé de rapporter une charge de tourbes, et pourtant il ne fait pas bon à la tourbière par un pareil jour. Et je ne sais si je veux y aller ou non. » — « N'y va pas, s'écria Jemmy; il n'y a qu'un fou qui voulût se risquer sur la terre tremblante par ce temps de déluge! n'y vas pas, Dodds! » — « C'est aisé à dire, répliqua le jeune garçon; mais Tam Linton n'a pas l'humeur facile, et il me battra. Le moins qui puisse m'arriver, c'est de m'aller coucher sans souper; et la marche m'a affamé. Ainsi, fouille au havre-sac, Jemmy, et vois si tu ne trouveras pas quelque vielle croûte qui m'aide à prendre un parti. » — « De par les saints, Rob, mon garçon, je n'ai ni mie, ni croûte à mettre sous la dent. Mais, crois-moi, ne t'amuse pas, et descends la montagne pendant que tu y vois encore à trois pas devant toi. » — « Oh! il n'y a pas de risque, » dit Rob Dodds; et il se mit à courir tout au travers de la neige, jouant et sautant comme un chevreau après sa mère, car il

avait les pieds agiles, la tête légère et le cœur chaud ; et tout en descendant la roche du milieu, la plus haute, il se mit à chanter une chanson qu'il avait faite pour Marie, sa fiancée ; et Jemmy ne le voyait plus depuis long-temps, qu'il l'entendait encore. Il avait à la main un long bâton, que Laidlaw remarqua particulièrement, pensant qu'il serait d'un grand secours au jeune garçon dans les mauvais chemins qu'il aurait à passer.

Il s'écoula huit jours pleins. La tempête avait augmenté de violence, et la neige était devenue si profonde, que les pâtres et les fermiers qui demeuraient à deux ou trois milles de distance, ne s'étaient point vus tout ce temps. Enfin, Tam Linton rencontra Jemmy Laidlaw à la foire, et, après lui avoir parlé du prix du blé et de la laine, contre sa coutume, qui n'était point de s'humaniser avec les petits, voilà qu'il lui dit tout-à-coup, comme par hasard : « N'auriez-vous ponit vu ce vaurien de Rob Dodds, la semaine

dernière ? Il y a aujourd'hui huit jours qu'il est parti avec notre femme, pour lui faire la conduite sur les hauteurs, et depuis ce temps, le drôle n'a pas approché la ferme. »

— « Tam Linton, que dites-vous donc là ? » cria Jemmy Laidlaw, qui était tout saisi. « Vous n'avez pas revu Rob Dodds depuis la matinée où il sortit de chez vous avec votre femme ?

— « Je ne l'ai pas revu, » dit l'autre.

— « Eh bien, vous ne le reverrez plus vivant dans ce monde, reprit Laidlaw ; car il m'a laissé sur la roche d'en-haut pour retourner chez vous, comme trois heures sonnaient, juste au moment où le vent et la neige faisaient rage... Mais Tam Linton ! vous n'y songez pas. Vous vous gaussez de moi, homme, ou vous mentez ! Dites-vous que vous n'avez pas vu Rob Dodds depuis le jour de sa course aux montagnes ? »

— « Je n'ai pas revu sa face depuis, répliqua Linton. Ne vous l'ai-je pas déjà dit? »

— « Je vous entends bien le dire, reprit Jemmy Laidlaw; mais vous mentez par votre gorge! la chose n'est pas possible. Vous tenez le bâton qu'il avait à la main ce jour-là même, quand il me laissa au milieu des brouillards. »

— « Je n'entends rien à vos histoires, Jemmy Laidlaw, dit Tam, reprenant son air de fierté. Il n'est pas probable que le bâton ait retrouvé le chemin du logis sans son maître; et ce dont je suis sûr, c'est que Rob Dodds n'a pas reparu depuis cette matinée. Connaissant sa paresse, et voyant le temps si mauvais, je m'étais imaginé qu'il était allé avec ma femme de l'autre côté de la montagne, et qu'il s'était arrêté chez ses parents, ou s'amusait à courir le pays, comme un fainéant qu'il est. »

— « Non, non, Tam ! vous pouvez vous épargner vos grands airs et vos contes. Je vous dis que vous tenez le bâton que Rob Dodds avait à la main la dernière fois que je lui ai parlé ; ainsi, il faut que vous ayez vu le pauvre garçon, mort ou vivant. J'en jurerais devant Dieu et devant les hommes ! »

— « Vous feriez mieux de prendre garde à ce que vous dites, Jemmy Laidlaw, sinon je vous ferai ravaler vos paroles, » dit Tam, de son air sauvage et cruel.

— « Je soutiendrai mon dire, Tam Linton, poursuivit Jemmy, et il y a plus, si le jeune homme est venu à mal, je vous demanderai compte de son sang. »

On envoya un exprès à ses vieux parents, et vous pouvez penser, maître, si la nouvelle leur fut amère, puisque Rob était leur unique enfant. Ils lui avaient

donné une bonne éducation, et ils attendaient tout de lui, mais rien ne le contentait, que la vie de berger. Son père vint, avec plus des trois quarts de la paroisse d'Ettrick derrière lui; et il y eut des paroles vives et des menaces entre lui et Linton. Mais que pouvait-il faire? l'enfant était perdu, et ni loi, ni vengeance, ne pouvaient le lui rendre. Le plus pressé, c'était de courir les collines à la recherche du corps. Tout le pays se leva à dix milles à la ronde; mais comme la neige couvrait encore la terre, on ne trouva rien. Tam Linton seul ne voulut point chercher. Il s'enferma chez lui, et ne prit non plus garde aux gens que s'il ne s'était rien passé. Toutes les hauteurs entre Loch-Skene et Birkhill étaient animées et comme mouvantes de monde, pendant l'espace de trois semaines, car les deux pauvres vieux, le père et la mère de Rob, n'arrêtaient pas, et il n'y avait pas un cœur qui ne se fendît de leur peine. Enfin, la neige se fondit, le temps devint beau, et j'allai avec les autres à la découverte. Mais dès que j'avisais de loin un tas d'herbe, un tronc

d'arbre, ou une pierre grise, je me prenais à trembler de tous mes membres, de peur que ce ne fut le mort, et je n'osais plus faire un pas; si bien que j'y renonçai, vu que si je m'étais trouvé face à face avec le cadavre, je suis sûr que j'en aurais perdu l'esprit.

A la fin, tous se lassèrent de chercher, tous, hormi le vieux père. Il était toujours sur pied, par le beau ou le mauvais temps, sans repos ni relâche. On dit que c'était la plus triste chose qui se fût jamais vue, que ce pauvre homme, avec sa tête grise, penchée vers la terre, allant tout seul à la recherche du corps de son fils unique. Ses amis firent tout au monde pour le détourner de cette poursuite; mais il déclara qu'il chercherait son fils jusqu'au jour de sa mort; et que, dût-il ne trouver que ses os, il les emporterait du marais en terre bénie, pour les déposer dans la fosse où il voulait lui-même être enterré. Tam Linton fut arrêté et mené devant le schériff, qui l'interrogea; mais il n'y avait pas de preuve assez forte contre lui.

Il jura, qu'autant qu'il se le rappelait, il avait trouvé le bâton, fiché en terre, à l'entrée de la tourbière, et qu'il avait supposé que Rob, ou lui, l'avaient oublié là, un jour, en prenant leur charge de tourbes.

La mort du pauvre Rob n'en resta pas moins un mystère qui n'était point éclairci, et qui jamais ne le sera. Il n'y avait pas un homme qui ne fût convaincu, au fond de son ame, que tout ce temps, Linton savait où gisait le corps, et personne ne croyait que le jeune garçon fût mort de la main de Dieu. Il fut prouvé que le chien de Rob était revenu plusieurs fois à la ferme, et que Tam Linton l'avait chassé à grands coups de pied. La pauvre bête veillait près de son maître, personne n'en doutait; mais qui savait, qui pouvait dire où? Enfin, quelqu'un s'avisa de conter devant le vieux père que les feux follets dansaient toujours la nuit au-dessus des cadavres exposés à l'air. Et, de fait, quelques jours auparavant, deux noyés, que l'eau avait portés et laissés dans le champ de Géordie, avaient

été retrouvés à l'aide de ces feux, que l'on appelait, à cause de cela, *lumières des morts.*

Par la première nuit calme, le vieux monta donc au sommet du Merk-Side, la haute colline qui domine tout le pays, où il y avait chance que Dodds se fût perdu. Il y veilla la longue nuit, tenant son œil constamment attaché sur les marais, sur les bruyères, sur les replis de la montagne; mais les heures se passèrent sans qu'il entrevît la moindre lueur, fixe ou dansante; seulement il entendit à plusieurs reprises comme un frôlement dans la bruyère, et il pria tout haut l'ame de Rob Dodds, de se manifester à son vieux père; mais quand il eut prié, il n'entendit plus rien, si ce n'est vers minuit, loin, bien loin, deux ou trois hurlements : et il se persuada que c'était le chien de son fils, à une distance de deux milles au moins, et sur les collines, de l'autre côté de la gorge. La seconde nuit, il gravit le Know, dans la direction où il croyait avoir entendu l'aboiement; mais la monta-

gne étant entourée à l'ouest et au nord d'effroyables ravins et de bruyantes cataractes, il n'entendit pas le chien. Dans l'obscurité de la nuit, cependant, il crut voir une petite lueur briller par intervalles, au plus profond du gouffre sur le bord duquel il était assis; et cela, par trois fois différentes, et toujours à la même place. Alors, il ne douta plus que le corps de son fils ne fût au fond du précipice, en un lieu inaccessible à l'homme; car le rugissement de la chute dans le creux du ravin n'arrivait à ses oreilles que de temps à autre, et comme un faible soupir, comme un son qui errait de lui-même dans l'air. L'idée des feux follets était entrée si avant dans la tête de Dodds, qu'il fit des remarques sur les pointes de rocher d'un côté et de l'autre, pour bien s'assurer de l'endroit, et dès que le jour commença à poindre, il chercha à se frayer une route pour descendre dans le gouffre. S'accrochant aux herbes, aux pierres, tantôt marchant dans l'eau, tantôt glissant sur le roc, il atteignit la place où il avait vu la lueur, et par le gris de l'aube, il aperçut

quelque chose de blanchâtre, au milieu des roches et des cailloux couleur de fer. Le pauvre homme s'arrêta, ne se trouvant plus de jambes pour avancer : et pourtant ce n'était pas la forme d'un cadavre, mais plutôt d'un amas de linge blanc ; et comme la lumière du jour pénétrait dans le ravin, Dodds put distinguer un mouvement. Et que croyez-vous que c'était? ni plus ni moins que de l'eau chaude ; une source d'eau minérale, comme disent les docteurs, qui sortait de terre en bouillons d'écume blanche, et qui la nuit jetait une vapeur de feu.

Il n'y avait plus chance que le vieux Dodds retrouvât son fils, à moins, comme il le disait, que Dieu et ses saints ne vinssent à son aide! et il ne parlait pas ainsi sans sujet. Depuis sa première nuit de veille, il avait entendu des bruits étranges ; il lui avait semblé deux fois voir une ombre à côté de la sienne ; et quand il respirait fort, il y avait un écho, tantôt à droite, tantôt à gauche, tantôt derrière, mais jamais devant

lui. Il résolut de veiller la troisième nuit à l'entrée de la tourbière, où le bâton de son fils avait été soi-disant retrouvé par Tam Linton. Vers minuit, il entendit un hurlement; puis un peu après le gémissement d'une créature humaine; et, bien que son cœur défaillit dans sa poitrine, il étendit la main, et il toucha une chair vivante; il sentit une autre main serrer la sienne; et le pauvre vieux faillit y mourir, car il crut que c'était Dodds, son enfant tant regretté. Mais une voix parla, et ce n'était pas la voix de Rob; c'était celle de sa fiancée, de Marie, qui l'avait bien souvent suivi sur la montagne, à travers la neige et le givre, et qui maintenant y suivait son vieux père en cachette, et veillait avec lui pendant ses longues nuits d'angoisses. Le chien de Rob l'avait reconnu, et il était venu se coucher à ses pieds avec ce hurlement triste et plaintif qui avait glacé le sang du vieillard. Dodds et la fille ne se dirent rien, mais ils se mirent à suivre Fox, qui les tirait par leurs habits vers une des pentes de la montagne. Ils descendirent malgré la nuit

noire ; puis ils s'arrêtèrent tout-à-coup, car leurs pieds avaient heurté contre quelque chose, et pour sauver leur vie, ils n'auraient pas fait un pas de plus. Enfin, Marie se baissa, et toucha l'herbe, puis le rocher, puis des cheveux ! et elle tomba la face contre terre, en poussant un grand cri. Le pauvre père s'agenouilla près d'elle, et sa main rencontra le visage glacé de son fils. Il ne cria pas, mais resta sans plus de mouvement que la pierre ; et quand vint le grand jour, il était encore à la même place, les yeux fixés sur le cadavre. On ne l'emporta qu'à grand'peine, car il ne voulait pas quitter le corps : et de fait, il ne tarda pas à le rejoindre ; le pauvre homme ne releva plus la tête ; son cœur avait été brisé du coup. »

— « Et la fille ? » demanda le fermier.

— « Oh, la pauvre créature, mieux eût valu pour elle en finir tout de suite avec ce monde que de mener la vie qu'elle a menée durant quinze ans, dit le

berger. Elle fut vingt-quatre heures comme morte, et un chacun croyait que c'était fini; mais elle rouvrit les yeux et se mit à parler, disant qu'elle avait retrouvé Rob Dodds, son chéri, disant qu'ils allaient se marier, et un tas d'autres folies, car Dieu lui avait retiré la raison. Il n'y avait qu'une chose qui tînt en sa mémoire, c'était sa haine pour Tam Linton, car elle l'avait vu maltraiter Rob plus d'une fois; et le jour même du grand ouragan, elle l'avait entendu blasphêmer et maudire sa femme et Dodds, jurant qu'il ferait un mauvais parti au garçon. Et si on pouvait en croire une folle, Rob serait rentré à la ferme, et en aurait été chassé par son maître, qui, lui arrachant son bâton de la main, l'en aurait frappé et l'aurait poursuivi sur la montagne comme un loup enragé. Tant y a que la folle avait horreur de Tam Linton et l'appelait *l'assassin*, ce qui joint à la mauvaise réputation du fermier et à la rumeur que fit dans le pays la trouvaille du corps en un creux de roche vive, où bien sûr Rob ne s'était pas allé mettre

vivant, força Tam à quitter le canton; mais il ne put faire que sa maison le suivît, et l'on disait qu'il venait de temps à autre, furtivement, et à la tombée de la nuit, voir où en étaient ses récoltes, et qu'il passait huit jours, plus ou moins, caché dans la ferme. Même le bruit courut qu'il y était, lors de la grande inondation; et il y avait des gens qui allaient jusqu'à dire qu'ils l'avaient entendu demander grâce à l'ame de Rob Dodds, et crier miséricorde, comme l'eau balayait sa maison, ses champs et lui. On le crut mort, et je vous assure que personne n'en pleura. Mais voilà que dix ans après, un jour que Jemmy Laidlaw, qui de pâtre était devenu fermier, s'en allait à la foire de Moffat acheter des bêtes à cornes, il se trouva face à face avec un berger, à l'un des tournants de la montagne, et au premier coup-d'œil, il reconnut Tam Linton, mais si pâle, si amaigri, que n'étaient ses cheveux roux et son air fauve, il aurait passé près de lui sans dire: « Le voilà. » L'autre ne fit semblant de rien, et continua sa route, rudoyant ses moutons,

comme il avait autrefois rudoyé les hommes. »

— « Et avez-vous su ce qu'il était devenu? » demanda le fermier.

— « Si je l'ai su! oh oui! et ne l'oublierai de mes jours, car ce fut vraiment là un jugement de Dieu. Tam eut beau se faire petit, il ne put échapper à l'œil d'en-haut, ni glisser de dessous la large main qui bénit et qui tue : il advint donc qu'une fois il avait parqué ses moutons à mi-côte du sommet du *Brand Law*, qui est toujours couvert de neiges. On était au printemps, et il faisait un air tiède et doux qui engageait au repos. Tam s'endormit : comme il était au plus profond de son somme, il se fit un grand craquement sur la montagne, la neige descendit avec un bruit de tonnerre, et, emportant Linton et son troupeau, s'arrêta à mi-chemin du gouffre, sur les pointes de roches, et y forma comme un pont suspendu. Jamais il ne s'est vu rien de si effroyable ! C'était une

arche de cadavres. On ne voyait que membres de brebis pendants comme en une boucherie : il y avait des carcasses entières qui tenaient par le cou, d'autres par une épaule, et des forêts de jambes ; mais, ce qui était pis que tout cela, et qui faisait frissonner à regarder, c'étaient un bras et une tête d'homme, qui sortaient du milieu de la voûte. Personne ne passait dessous sans recommander son ame à Dieu. La neige demeura un mois en place sans se fondre, et tout ce temps Tam Linton, l'assassin, fut là, au gibet du ciel. »

M.me Louise Sw. Belloc.







DANS LE CIMETIÈRE DE.....

La foule des vivants rit et suit sa folie,
Tantôt pour son plaisir, tantôt pour son tourment ;
Mais par les morts muets, par les morts qu'on oublie
Moi, rêveur, je me sens regardé fixement.

Ils savent que je suis l'homme des solitudes,
Le promeneur pensif sous les arbres épais,
L'esprit qui trouve, ayant ses douleurs pour études,
Au seuil de tout, le trouble ; au fond de tout, la paix !

Ils savent l'attitude attentive et penchée
Que j'ai parmi les buis, les fosses et les croix ;
Ils m'entendent marcher sur la feuille séchée ;
Ils m'ont vu contempler des ombres dans les bois.

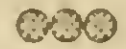
Ils comprennent ma voix sur le monde épanchée,
Mieux que vous, ô vivants, bruyants et querelleurs
Les hymnes de la lyre en mon ame cachée,
Pour vous ce sont des chants, pour eux ce sont des pleurs.

Oubliés des vivants, la nature leur reste.
Dans le jardin des morts où nous dormirons tous,

L'aube jette un regard plus calme et plus céleste,
Le lys semble plus pur, l'oiseau semble plus doux.



Moi, c'est là que je vis! — Cueillant les roses blanches,
Consolant les tombeaux délaissés trop long-temps,
Je passe et je reviens, je dérange les branches,
Je fais du bruit dans l'herbe, et les morts sont contents.



Là je rêve; et, rôdant dans le champ léthargique,
Je vois avec des yeux dans ma pensée ouverts,
Se transformer mon ame en un monde magique,
Miroir mystérieux du visible univers.



Regardant sans les voir de vagues scarabées,
Des rameaux indistincts, des formes, des couleurs,

Là, j'ai dans l'ombre, assis sur des pierres tombées
Des éblouissements de rayons et de fleurs.

Là, le songe idéal qui remplit ma paupière,
Flotte, lumineux voile, entre la terre et nous
Là, mes doutes ingrats se fondent en prière:
Je commence debout et j'achève à genoux.

Comme au creux du rocher vole l'humble colombe,
Cherchant la goutte d'eau qui tombe avant le jour,
Mon esprit altéré, dans l'ombre de la tombe,
Va boire un peu de foi, d'espérance et d'amour.

VICTOR HUGO.





A MA GENTILLE COUSINE DE MONFORT.

Les demoiselles
Restent sans ailes
Sur les roseaux ;
La fleur est close,
L'oiseau repose
Sur les rameaux.

L'ange te garde ;
Fier , il regarde
Ton sommeil pur ;
Et de son glaive
Chasse tout rêve
Au front obscur.

Que Dieu t'envoie
Espoir et joie ,
Gais lendemains....
L'air est de glace ,
Tout bruit s'efface
Des noirs chemins.

L'étoile blonde
Etend sur l'onde
Son rayon d'or :
L'alcôve est sombre ,
Je suis dans l'ombre ;
Dors , mon trésor !

EUGÈNE DE LONLAY.



PARALLÈLE

DE MAD. DE STAEL ET DE M. DE CHATEAUBRIAND.

Je me souviens qu'à mon entrée dans le monde il n'y avait qu'une voix sur l'irremédiable décadence, sur la mort accomplie et déjà froide de cette mysté-

rieuse faculté de l'esprit humain. C'était l'époque de l'Empire ; c'était l'heure de l'incarnation de la philosophie matérialiste du dix-huitième siècle dans le gouvernement et dans les mœurs. Tous ces hommes géométriques qui seuls avaient alors la parole et qui nous écrasaient, nous autres jeunes hommes, sous l'insolente tyrannie de leur triomphe, croyaient avoir desséché pour toujours en nous ce qu'ils étaient parveaus en effet à flétrir et à tuer en eux, toute la partie morale, divine, mélodieuse, de la pensée humaine ! Rien ne peut peindre à ceux qui ne l'ont pas subie, l'orgueilleuse stérilité de cette époque ! C'était le sourire satanique d'un génie infernal quand il est parvenu à dégrader une génération tout entière, à déraciner tout un enthousiasme national, à tuer une vertu dans le monde. Ces hommes avaient le même sentiment de triomphante impuissance dans le cœur et sur les lèvres quand ils nous disaient : Amour, philosophie, religion, enthousiasme, liberté, poésie ; néant que tout cela ! Calcul et force, chiffre sabre,

tout est là. Nous ne croyons que ce qui se prouve, nous ne sentons que ce qui se touche ; la poésie est morte avec le spiritualisme dont elle était née. Et ils disaient vrai ; elle était morte dans leurs ames, morte dans leurs intelligences, morte en eux et autour d'eux ; par un sûr et prophétique instinct de leur destinée, ils tremblaient qu'elle ne ressuscitât dans le monde avec la liberté ! Ils en jetaient au vent les moindres racines à mesure qu'il en germait sous leurs pas, dans leurs écoles, dans leurs lycées, dans leurs gymnases, dans leurs noviciats militaires et polythecniques surtout ; tout était organisé contre cette résurrection, cette insurrection du sentiment moral et poétique ; c'était une ligue universelle des études mathématiques contre la pensée et la poésie.....

Deux grands génies, que la tyrannie surveillait d'un œil inquiet, protestaient seuls contre cet arrêt de mort de l'ame, de l'intelligence et de la poésie, madame de Staël et M. de Châteaubriand. Madame de

Staël, génie mâle dans un corps de femme : l'esprit tourmenté par la surabondance de sa force, remuant, passionné, audacieux, capable de généreuses et soudaines résolutions, ne pouvant respirer dans cette atmosphère de lâcheté et de servitude, demandant de l'espace et de l'air autour d'elle, attirant, comme par un instinct magnétique, tout ce qui sentait former en soi un sentiment de résistance ou d'indignation concentrée, conspiration vivante à elle seule, aussi capable d'ameuter les hautes intelligences contre cette tyrannie de la médiocrité régnante que de mettre le poignard dans la main des conjurés, ou de se frapper elle-même pour rendre à son ame la liberté qu'elle aurait voulu rendre au monde! Créature d'élite et d'exception, dont la nature n'a pas donné deux épreuves, réunissant en elle Corinne et Mirabeau!...

M. de Châteaubriand, génie alors plus mélancolique et plus suave, mémoire harmonieuse et enchantée d'un passé dont nous foulions les cendres et dont

nous retrouvions l'ame en lui ; imagination homérique, jetée au milieu de nos convulsions sociales, semblable à ces belles colonnes de Palmyre, restées debout et éclatantes, sans brisure et sans tache, sur les tentes noires et déchirées des Arabes, pour faire comprendre, admirer et pleurer le monument qui n'est plus! Homme qui cherchait l'étincelle du feu sacré dans les débris du sanctuaire, dans les ruines encore fumantes des temples chrétiens, et qui, séduisant les démolisseurs même par la piété, et les indifférents par le génie, retrouvait des dogmes dans le cœur et rendait la foi à l'imagination! Les mots de liberté et de vertu politique sonnaient moins souvent et moins haut dans ses pages toutes poétiques ; ce n'était pas le Dante d'une Florence asservie, c'était le Tasse d'une patrie perdue, d'une famille de rois proscrits, chantant ses amours trompés, ses autels renversés, ses tours démolies, ses dieux et ses rois chassés, à l'oreille des proscripteurs, sur les bords même des fleuves de la patrie ; mais son ame grande

et généreuse donnait aux chants du poète quelque chose de l'accent du citoyen. Il remuait toutes les fibres généreuses de la poitrine, il ennoblissait la pensée, il ressuscitait l'ame ; c'était assez pour tourmenter le sommeil des geôliers de notre intelligence. Par je ne sais quel instinct de leur nature, ils pressentaient un vengeur dans cet homme qui les charmait malgré eux ! Ils savaient que tous les nobles sentiments se touchent et s'engendrent, et que, dans des cœurs où vibrent le sentiment religieux et les pensées mâles et indépendantes, leur tyrannie aurait à trouver des juges et la liberté des complices !

Depuis ces jours, j'ai aimé ces deux génies précurseurs qui m'apparurent, qui me consolèrent à mon entrée dans la vie, Staël et Châteaubriand ; ces deux noms remplissent bien du vide, éclairent bien de l'ombre ! Ils furent pour nous comme deux protestations vivantes contre l'oppression de l'ame et du cœur, contre le dessèchement et l'avilissement du siècle ; ils

prirent sur nous comme un droit de famille ; ils furent de notre sang, nous fûmes du leur, et il est peu d'entre nous qui ne leur doive ce qu'il fut, ce qu'il est, ou ce qu'il sera.

LAMARTINE.







BOUTADE.

Dieu merci, je ne suis pas de ces muscadins,
Au teint rose, à l'œil vif, à la mine vermeille,
Qui près de leur miroir passent tous les matins
Une bonne heure ou deux pour faire après merveille.

Vous avez raison de louer

ce prince. Il méritait la

louange du poète. C'était

une belle âme et un charmant

esprit. Il avait, entre autres dons,

les deux grandes qualités

que doivent avoir les rois de notre

siècle : l'intelligence de soi-même

et l'intelligence d'autrui.

. . . .

. . . .

Victor Hugo →

j'aurai le tems de vous
remercier de tout ce que vous
avez bien voulu dire et de
vous parler de ce que vous ave
l'intention d'écrire encore. —
mille compliments empressés

Alfred de Vigny

Transcription.

Vous avez raison de louer ce prince. Il méritait la louange des païens. C'était une belle âme (sic) et un charmant esprit. Il avait, entre autres dons rares, les deux grandes qualités que doit avoir un roi de notre siècle : l'intelligence de soi-même et l'intelligence d'autrui.

Victor Hugo

Transcription.

J'aurai le temps de vous
remercier de tout ce que vous
avez bien voulu dire et de
vous parler de ce que vous avez
l'intention d'écrire encore —
Mille compliments empressés.

Alfred de Vigny

Mel. de Montaigne.

Montaigne

Le Grand Condé.

Louis de bourbon

Molière.

J. B. P. Moliere

Mme. Deshoulières.

deshoulieres

P. Corneille.

Corneille

Ane. Mie. de la Trémoille, Princesse des Ursins.

la princesse des ursins

. . . .

S'il me venait quelques vers plus possibles, je les substituerais à ces tristes morceaux, faits pour porter malheur à votre ouvrage.

Adieu, Monsieur; pardonnez moi de n'être pas mieux approvisionné d'une marchandise si commune aujourd'hui, et croyez au regret que j'ai éprouvé.

Votre très humble serviteur

Béranger

13 octbre.

Transcription :

"S'il me venait quelques vers plus
passables, je les substituerais à ce triste
morceau, fait pour porter malheur
à votre ouvrage.
Adieu, Monsieur, pardonnez-
moi de n'être pas mieux approvisionné
d'une marchandise si commune aujourd'hui,
et croyez au regret que j'en éprouve.
Votre très humble serviteur
13 oct^bre Béranger"

